BIBLIOTHÈQUE

LITTÉRAIRE.



FÊTES ET SOUVENIRS

DU

CONGRÈS DE VIENNE

Tableaux des Salons

SCÈNES ANECDOTIQUES ET PORTRAITS

1814-1815

Par le comte A. de La Garde.

C'est un tissu politique tout brodé de fêtes
LE PRINCE DE LIGNE.



Troisième volume.

A BRUXELLES,
IMPRIMERIE DU POLITIQUE,
RUE DE LOUVAIN, 96.

1843

XVIII

Dernier rendez-vous d'amour du prince de Ligne. — Retour sur le passé. — Z*** ou les suites du jeu. — Le jeu en Russie et en Pologne. — Le trompeur trompé.

. Après une soirée passée au théâtre de la Porte de Carinthie, je revenais chez moi par les remparts, certain de ne rencontrer personne ; car ce soir-là, par extraordinaire, malgré l'affluence des étrangers et la multitude des fêtes, tout était calme à Vienne bien avant minuit. Le temps était magnifique. Dans l'enfoncement d'un bastion qui projette sur les fossés, j'aperçois une longue figure qu'enveloppait un manteau blanc, et qu'on aurait aisément prise pour le spectre d'Hamlet. La curiosité me gagne : je m'approche. Quelle est ma surprise! je reconnais le prince de Ligne.

« Eh ! mon Dieu, mon prince, lui dis-je, que faites-vous donc à cette heure indue, et par ce froid piquant ?

— En amour, voyez-vous, il n'y a que le commencement qui soit charmant. Aussi, je trouve toujours du plaisir à recommencer. Mais, à votre âge, je faisais attendre ; au mien on me fait attendre, et qui est pis, on ne vient pas.

— Vous êtes à un rendez-vous, mon prince?

— Oui ; mais, vous le voyez, j'y suis seul. Cependant on pardonne bien à un bossu l'exubérance de son dos, pourquoi n'excuserait-on pas celle de mon âge ?

— Ah ! s'il est vrai que nul bonheur ne peut exister chez les femmes que par le reflet de la gloire d'un autre, quelle est celle qui ne serait fière de vous devoir la sienne ?

— Non, non : tout fuit dans le vieil âge,
Tout fuit jusqu'à l'illusion :
Ah ! la nature aurait été plus sage
De la garder pour l'arrière-saison.

— Mon prince, je ne vous dérangerai pas davantage.

— Et moi, répondit-il, je n'attendrai pas plus longtemps : donnez-moi votre bras, et venez me reconduire. »

Nous prîmes doucement le chemin de sa maison. Pendant le trajet, sa conversation se ressentit de ce

léger échec de son amour-propre : ses paroles avaient une teinte de mélancolie que je ne lui avais pas encore connue.

« Je serais tenté de croire, me disait-il, que dans la vie la réflexion n'arrive que comme un dernier malheur. Jusqu'à présent, je n'ai pas été de ceux qui pensent que vieillir est déjà un mérite. A l'aurore de la vie, le rêve de l'amour balance ses illusions sur notre printemps. On porte à ses lèvres la coupe du plaisir, on croit à son éternelle durée; mais l'âge arrive, le temps s'envole et nous blesse en fuyant : dès lors tout se désenchante et se flétrit. C'est une idée à laquelle il faut m'habituer.

— Mais, mon prince, vous attachez trop d'importance à une contrariété : il faut la mettre sur le compte des exigences de la société.

— Non, non; je ne me fais pas illusion : tout m'avertit des années qui s'accumulent derrière moi. On ne me croit plus bon à rien : autrefois, à Versailles, on me consultait sur tout, sur les bals, les spectacles, les fêtes; maintenant, on se passe de mon avis. Mon temps est passé; mon monde est mort. Vous me direz que *nul n'est prophète*... je n'achève pas. Ce qui nuit à mes prophéties, c'est l'âge du prophète. Une troupe de jeunes comédiens apparaît sur la scène pour m'en chasser ou m'y siffler. Mais enfin, quel est donc aujourd'hui le mérite de la jeunesse pour que le monde lui prodigue ainsi toutes ses

faveurs? Jamais, jusqu'à ce moment, l'envie n'avait approché de mon cœur.

— Je le crois, mon prince : qui donc possède comme vous l'art de plaire uni aux avantages de l'expérience et de la raison?

— Il ne faut pas tant avoir raison pour plaire. Le monde, en vérité, est bien ingrat : il croit faire beaucoup pour la raison quand il la tolère, et l'expérience lui sert si peu! Il en repousse les leçons : heureux quand il ne repousse pas le maître lui-même! »

Alors, il revint sur son existence, pressé par ce sentiment de plaisir mélancolique que nous trouvons à retourner vers notre passé, lors même qu'il est entouré d'épines. A combien plus forte raison devait-il se plaire dans cette sorte d'évocation de sa vie, lui qui ne l'avait jamais vue que parée de gloire et de bonheur?

« J'ai été passionné pour l'art de la guerre, ajouta-t-il, et je puis dire que, depuis le jour que j'entrai dans le régiment des dragons de Ligne, j'ai gagné tous mes grades à la pointe de mon épée. J'ai fait de cette science l'occupation de toute ma vie. Mes travaux m'ont valu quelques nobles amitiés. Soldat ou général, j'ai fait mon devoir.

— L'histoire, mon prince, n'oubliera ni la prise de Belgrade, ni la bataille de Maxen et la part glorieuse que vous y avez prise, ni votre brillante

réception à Versailles, quand Marie-Thérèse vous y envoya pour en porter la nouvelle.

— Oh ! oui ; voilà des souvenirs qu'on ne peut m'enlever, et dans lesquels je veux vivre exclusivement. Quand le corps menace ruine, la mémoire seule soutient l'édifice et vient vous avertir que vous existez encore. Jusqu'au dernier moment je serai fier, comme compensation aux vicissitudes de ma vie, d'avoir été en relation intime avec des hommes sur qui les yeux du monde ont été longtemps fixés. Je l'avoue, j'ai toujours aimé la gloire : l'indifférence pour elle ne peut être que jouée. Eh bien, tous les jours je reconnais le vide de ce qu'on est convenu d'appeler la célébrité.

— Comment, mon prince, est-ce vous qui parlez ainsi, vous qui êtes ici l'objet des hommages et de l'admiration universelle ?

— Mon enfant, quel est ce vain bruit de renommée pour lequel l'homme se passionne? Demain peut-être il se confondra avec le bruit de l'airain annonçant qu'il n'est plus. »

Enfin, il se mit à parler des doux moments qu'il avait dus à l'amour.

« Et moi aussi, j'ai passé par cette époque délicieuse de la vie où la jeunesse s'enivre de toutes sortes de promesses flatteuses que l'âge mûr tient si rarement, et sur lesquelles vient souffler la vieillesse. Les jours ont alors la rapidité des instants, et

les instants la valeur des siècles : heureux celui qui sait les mettre à profit ! La vie est une coupe d'eau limpide qui se trouble à mesure qu'on la boit : les premières gouttes sont d'ambroisie, mais la lie est au fond du vase ; plus l'existence est agitée, plus à la fin s'augmente l'amertume du breuvage. Après tout, qu'y perd-on? l'homme arrive à la tombe comme le distrait à la porte de sa maison. Me voici à la porte de la mienne. Bonsoir, mon enfant. Vous, qui commencez votre carrière, employez encore mieux vos instants : les plus tristes nous sont comptés par le sort comme les plus heureux, et n'oubliez pas ce qu'a dit votre Delille :

« Nos plus beaux jours s'envolent les premiers. »

Et je quittai cet excellent prince, cet homme extraordinaire, qui n'avait peut-être d'autre faiblesse que de ne pas assujettir ses goûts à son âge, et de vouloir lutter contre le temps, cet athlète invisible que nul n'a encore vaincu. Hélas! il croyait à la fable d'Anacréon, dont les amours couronnaient de roses les cheveux blanchis par quatre-vingts hivers.

Ce rendez-vous d'amour du prince de Ligne devait être le dernier. Quand il parlait ainsi de la tombe où l'homme arrive sans y songer, il était bien loin de croire qu'il eût déjà un pied dans la sienne. Depuis lors, j'ai souvent réfléchi à cette tristesse

dont toutes ses paroles portaient alors l'empreinte. J'ai cru y voir une sorte d'avertissement prophétique : mais le prince de Ligne ne s'était jamais arrêté à l'idée de la mort. Non pas qu'il en eût peur : à aucun âge la peur n'approcha de lui. Seulement, si parfois il parlait de la vieillesse avec une sorte de mélancolie, c'est qu'il appréhendait de ne pas plaire au monde nouveau qui l'entourait, comme il avait plu autrefois aux amis de sa jeunesse.

Je continuai donc, solitairement et tout pensif, ma promenade nocturne, répétant ces vers que le prince avait si à propos improvisés, et je me trouvai à la porte de l'hôtel de *l'Empereur romain* comme le comte Z*** y rentrait. Pour dissiper un peu les idées sombres que la tristesse du prince avait reflétées sur moi, j'acceptai l'offre que me fit le comte de venir prendre un verre de punch avec lui, et je le suivis dans son appartement.

Z***, fils d'un ministre favori de Catherine II, avait récemment perdu son père qui lui avait laissé une fortune considérable, évaluée à plus de trente mille paysans. Je l'avais beaucoup vu à Pétersbourg, où sa naissance, une grande douceur de caractère, et ses connaissances étendues, bien au-dessus de son âge, le faisaient rechercher dans les cercles les plus distingués. Nommé, depuis peu, gentilhomme de la chambre, il se proposait de perfectionner son

éducation par des voyages : il les commençait à Vienne. C'était débuter par une préface bien intéressante dans le livre du monde, qu'il voulait, prétendait-il, lire page à page.

« Je viens, me dit-il, de passer la soirée chez le prince Razumowski, mon parent. Son palais est encore encombré de meubles, de draperies, de fleurs, reste de son éblouissante fête. En vérité, les ruines d'un bal sont aussi instructives à contempler que les ruines des monuments et des empires. »

Je lui parlai, à mon tour, de la rencontre que je venais de faire ; et, le punch dissipant peu à peu ma mélancolie, nous nous mîmes, dans notre égoïsme de jeunes gens, à railler quelque peu les vieillards qui ont la prétention de marier les glaces de l'âge et les feux de l'amour. Je lui racontai cette aventure du comte de Maurepas, qui avait tant égayé Versailles à l'époque de son dernier ministère.

Ainsi que le prince de Ligne, M. de Maurepas, à quatre-vingts ans, avait conservé ces habitudes de galanterie qui ne devraient être que le partage de la jeunesse. La belle et spirituelle marquise de*** était l'objet de ses tendresses octogénaires ; importunée d'une assiduité sans issue possible, elle résolut d'y mettre un terme. Le vieux soupirant était, un jour, auprès d'elle dans son boudoir, et recommençait la lamentable histoire de ses malheurs, causés par la rigueur de celle qu'il adorait. La marquise

paraît touchée ; l'amant devient plus pressant : enfin arrive le moment qui doit couronner son ardeur. « Vous le voulez donc, lui dit la marquise de***? Eh bien, au moins, allez fermer cette porte au verrou. » Le comte se leva, alla fermer la porte, non pas en dedans, mais en dehors, et s'esquiva à petit bruit, sans prendre autrement congé de sa maligne maîtresse.

Tous deux nous applaudîmes beaucoup à ce dénoûment.

J'attendais, le lendemain, l'envoi de deux chevaux hongrois qu'on m'avait assuré être les meilleurs trotteurs de Vienne. Désirant les essayer, je demandai à Z*** s'il pouvait venir, le lendemain matin au Prater avec moi. Il me le promit. Tout en jasant de chevaux trotteurs, dont aucuns en Europe, je pense, n'égalent ceux qu'on attelle aux traîneaux de Moscou pour les courses d'hiver sur la Moscowa, le comte se mit au lit, se trouvant bien fatigué des mazurkas que, la veille, il avait dû apprendre à quelques dames allemandes, qui substituaient avec assez de difficulté à la roideur du menuet germanique l'élasticité gracieuse de cette danse polonaise.

« Bonsoir donc mon cher comte, je vais vous laisser reposer, éteindre les lumières et remettre cette bougie à votre valet de chambre, dormez bien ; mais, demain à dix heures, soyez prêt. »

Le lendemain, à l'heure fixée, les chevaux que

j'attendais, étaient attelés à mon carrick ; j'étais à midi à la porte de Z*** ; mais, lorsque je me présentai pour entrer :

« Le comte dort, me dit son domestique.

— Comment, il dort à midi, quand il s'est couché avant minuit? Oh! je vais le gronder de sa paresse. »

J'entre aussitôt dans sa chambre. Les rideaux étaient encore fermés.

« Allons, allons, dis-je, paresseux : la voiture vous attend, êtes-vous malade? »

Il s'éveille, se met sur son séant, et, portant la main à ses yeux, comme pour essuyer des larmes :

« Ah! mon père, s'écrie-t-il. Hélas! pourquoi ai-je perdu mon père!

— Eh! mon cher comte, quel cauchemar avez-vous donc eu? Qu'a de commun la mémoire de votre père avec les chevaux que nous allons essayer?

— Hélas mon ami, ce n'est point un rêve mais une affreuse réalité : j'ai perdu deux millions cette nuit.

— Êtes-vous fou, Z***? vous voilà dans le lit où je vous ai laissé hier : j'ai éteint les lumières en vous quittant. Êtes-vous somnambule, ou dormez-vous encore?

— Non, mon ami; mais je me réveille d'un sommeil que j'eusse voulu être mon dernier. S*** et le comte B*** sont entrés dans cette chambre quand

vous en sortiez ; ils ont rallumé les bougies que vous aviez éteintes : nous avons joué toute la nuit, et j'ai perdu deux millions de roubles pour lesquels ils ont mes billets : voyez plutôt. »

Je vais à la fenêtre, je tire les rideaux : la chambre était jonchée de cartes que l'on s'était procurées dans l'hôtel, et la ruine de ce malheureux jeune homme avait été consommée avant qu'il fût grand jour.

« Ah ! ce jeu ne peut être qu'une plaisanterie de leur part, mon cher comte. Rassurez-vous : il n'est pas possible qu'ils persistent dans le dessein de dépouiller ainsi leur ami. Ils sont tous deux les miens ; mais je cesserais de les compter pour tels, s'ils balançaient un moment à anéantir jusqu'au souvenir d'un si honteuse nuit. »

Je le quittai à ces mots pour me rendre chez S***. J'employai tout ce que le raisonnement put me suggérer de plus persuasif, pour l'engager à se désister de ses prétentions. J'exposai les conséquences fâcheuses qui pouvaient résulter pour lui, si un pareil fait venait à être connu de l'empereur Alexandre. Je ne lui dissimulai pas combien il était à craindre que, d'après l'antipathie que ce prince avait pour le jeu, il ne voulût faire un exemple qui en prévînt à l'avenir les déplorables effets, et qu'il ne le choisît justement, lui S***, pour que cet exemple fût plus frappant. Mais tout ce que je tentai pour le ramener à

la raison et à des sentiments d'équité fut infructueux. Il tournait en dérision ce qu'il appelait mon pathos sentimental, et finit par me proposer de me gagner mon carrick et mes chevaux, pour que j'eusse, ajouta-t-il, à prêcher pour mon propre compte. Je le quittai indigné.

De chez le militaire, je me rendis chez le diplomate, que je trouvai beaucoup plus froid. Il me fit de longues phrases pour me prouver que rien n'était plus loyal, ni plus honorable que de réveiller à minuit un jeune homme de vingt et un ans pour lui gagner sa fortune en quelques heures.

« Est-ce donc la peine de faire tout ce bruit pour la perte de quelques boumashkis (1), ajouta-t-il, quand nous voyons ici tant de réclamants pour des trônes qu'une partie perdue vient de leur enlever ! Ils en appellent aussi, mais pensez-vous qu'on les écoute ? Vous avez dû voir un monsieur qui sortait de chez moi comme vous y entriez. Eh bien ! c'est le marquis de Brignole. Celui-là est venu ici réclamer l'indépendance de Gênes. Ambassadeur de cette république expirante, voici la protestation énergique qu'il a adressée au congrès ; lisez-la. Malgré sa logique, M. de Metternich l'a éconduit. On donne Gênes au Piémont, qui la gagne et la garde. Venise disparaît, malgré son antique sagesse. Est-ce l'A-

(1) C'est le nom russe des papiers-monnaies.

driatique qui l'engloutit? Non, c'est l'Autriche qui la gagne et la garde. Malte ne demande au congrès que des armes et son rocher; mais l'Angleterre l'a gagnée, lui dit-on, et la garde. La Prusse gagne la Saxe ; la Suède, la Norwége ; la Russie, la Pologne. L'Europe est ici autour d'un grand tapis vert : on y joue des États : un coup de dés diplomatiques y rapporte cent mille, deux cent mille, un million de têtes (1). Pourquoi n'y gagnerais-je pas quelques chiffons de papier quand le sort me favorise?

— Mais à votre ami, monsieur le comte !

— Ah ! vous croyez peut-être qu'en fait de trônes même, on regarde à la parenté ! Allez, allez; Figaro a, depuis longtemps, résolu le problème :

« Ce qui est bon à prendre est bon à garder. »

Pouvait-on répondre à de semblables maximes, autrement que par le mépris? Je le quittai et je retournai chez Z***, pour lui annoncer le peu de succès de mes tentatives.

« J'en étais certain, me dit-il. Ah! la morsure d'un serpent est moins cruelle que l'ingratitude d'un ami. Il n'est qu'un moyen avec de tels gens, et je l'emploierai. »

Il avait repris tout son sang-froid ; il s'habilla et

(1) Ce mot de *têtes* fut consacré dans toutes les stipulations d'échanges, de morcellement de territoire ou de démembrement de royaume.

sortit pour se rendre chez le grand chambellan Nariskin, dont il dépendait par sa charge de cour, et qu'il voulait, sans doute, prévenir de son désastre et de la justice qu'il comptait se faire rendre. Il m'empêcha de le suivre, et j'allai essayer seul mes chevaux, dont j'eusse désiré que la rapidité me fît échapper au souvenir pénible de ces dernières heures.

De pareils épisodes n'étaient pas rares en Russie et en Pologne. La fatale passion du jeu y était poussée à l'extrême. Elle était devenue une frénésie, un délire, et ne justifiait que trop cette sentence de Mme Deshoulières :

« On commence par être dupe,
On finit par être fripon. »

Tous les jours, dans la société, on rencontrait des victimes, qui prouvaient qu'en peu d'heures des fortunes entières pouvaient changer de maître.

Je me rappelle qu'après la mort du comte Potocki à Tulczim, ses enfants du premier lit furent mis en possession de son immense fortune. Deux d'entre eux, élevés à l'université de Leipsick, ne recevaient, du vivant de leur père, que quelques ducats par semaine pour leurs menus plaisirs. Une fois maîtres de cet héritage, ils donnèrent, tête baissée, dans tous les excès du jeu. L'aîné, le comte Schesney, perdit en trois ans trente millions de florins, en jouant au pharaon contre ses intendants. Bien peu de temps après, son ami, M. de Fontenay,

qui ne l'avait pas quitté, dut emprunter cent louis pour le faire enterrer à Aix-la-Chapelle où il mourut.

Quelquefois aussi les chances de ce jeu effréné présentaient les plus étonnantes révolutions : en voici un exemple. Le prince G**in, un des plus riches seigneurs de la Russie, était engagé dans une partie où il perdait. Terres, domaines, paysans, rentes, palais, meubles, bijoux, tout était englouti. Il ne lui restait plus que sa voiture qui l'attendait à la porte : il la joue; en quelques coups la voiture est perdue.

« Mes chevaux! « s'écrie-t-il.

Une minute après les chevaux avaient rejoint la voiture.

« Je n'ai pas joué les harnais : les harnais plaqués en argent, arrivés hier de Pétersbourg. »

On joue donc les harnais. Mais à ce moment, la chance tourne complétement et devient aussi favorable au prince qu'elle lui avait été fatale. En peu d'heures, il regagne non-seulement les chevaux, la voiture, les bijoux, mais encore tout le surplus qu'il avait perdu si rapidement, et cela grâce aux harnais qui semblaient pour lui être attachés au char de la fortune. Comment l'homme n'est-il pas brisé par le choc d'aussi terribles émotions? G**in ne fut pas ingrat envers l'instrument de son bonheur. A Moscou, dans son magnifique palais, j'ai vu le bienheureux harnais accroché à l'endroit le plus

apparent, et protégé par une glace, comme une précieuse relique, comme un témoignage de la plus étrange vicissitude du jeu.

Pendant mon séjour en Russie, ce même prince G***in avait été victime d'une adroite escroquerie dont il ne sut pas se tirer aussi heureusement. Il était grand amateur de diamants et de pierres précieuses, et avait la prétention de s'y connaître. Un jour, dans les salons de jeu du club anglais à Moscou, il avise un Italien au doigt duquel étincelait une bague ornée d'un diamant de la plus belle eau et d'une grosseur rare. Le prince s'approche du porteur d'un aussi magnifique bijou, et demande la permission de l'examiner.

« Et vous aussi, mon prince, reprend l'Italien, vous y êtes pris : ce qui vous paraît un diamant n'est qu'un stras, il est vrai, de toute beauté. »

— Non, jamais stras ne jeta des feux semblables : confiez-le-moi donc pour quelques heures. Je désirerais le montrer au joaillier de l'empereur, et lui prouver à quel degré de perfection l'imitation est parvenue. »

L'Italien ne fait aucune difficulté de confier sa bague au prince. Celui-ci court aussitôt chez le joaillier, et lui demande quelle peut être la valeur de ce beau solitaire. Le marchand regarde, pèse, examine, et répond qu'il a rarement vu un diamant aussi parfait.

« Mais c'est un strass, » s'écrie le prince tout joyeux.

De nouveau le joaillier examine, retourne la pierre en tous sens, la pèse encore et affirme que c'est bien un diamant, un diamant de toute beauté, qui, dans le commerce, se vendrait au moins cent mille roubles; et que, quant à lui, si l'on voulait s'en défaire, il le payerait de suite quatre-vingt mille. G***in se fait réitérer plusieurs fois l'assurance qui vient de lui être donnée, et retourne au salon de jeu. L'Italien, tranquillement assis devant un tapis vert, faisait une partie de piquet. Le prince lui remet sa bague et le prie de la lui vendre : notre joueur répond qu'il n'a nullement besoin d'argent, et que dans tous les cas sa bague n'a aucune valeur. G***in insiste : L'Italien refuse. Il ne tient, dit-il, à ce bijou, que par souvenir. il l'a reçu de sa mère, il a promis de ne jamais s'en séparer. Alléché par l'espoir d'un grand bénéfice, le prince lui offre dix mille roubles, enfin trente mille. L'Italien est inexorable, tout en répétant que la pierre de sa bague n'est qu'un strass. Piqué au jeu, le Russe insiste de plus belle et va jusqu'à offrir cinquante mille roubles à l'obstiné propriétaire.

« Vous l'exigez, mon prince, lui dit enfin celui-ci; et vous tous, messieurs, en s'adressant aux joueurs, vous m'êtes témoins que c'est le prince qui me force de lui vendre pour cinquante mille roubles une bague de strass. »



— Donnez, donnez, dit G***in impatient, je sais à quoi m'en tenir. »

L'Italien retire la bague de son doigt, et la remet au prince qui, tout enchanté de son marché, lui donne en échange un bon de cinquante mille roubles sur son intendant. Une heure après la somme était comptée.

Le lendemain matin, G***in se rend de nouveau chez le joaillier de l'empereur, et lui annonce qu'il vient lui vendre le diamant de la veille.

« Mais cette pierre n'est qu'un stras, répond le marchand; un fort beau, ma foi! C'est étonnant comme il ressemble au solitaire que vous m'avez montré hier : même forme, même taille. Un autre que vous, mon prince, y eût été trompé. »

G***in, consterné, reconnaît bientôt lui-même la terrible vérité : il avait été dupe d'un adroit fripon. Au moment du marché, l'Italien, par un tour habile de prestidigitation, avait substitué au diamant véritable une pierre fausse qui l'imitait à s'y méprendre. On le chercha dans toute la ville de Moscou : mais on apprit bientôt qu'il avait pris la fuite quelques heures après avoir touché le bon de cinquante mille roubles. Quant au prince, outre le chagrin d'avoir perdu une somme aussi forte, il eut encore celui de n'être plaint de personne : il avait voulu tromper un trompeur.

L'aventure de Z*** fit grand bruit à Vienne : l'énor-

mité de la somme perdue, le lieu, le temps, tout avait l'apparence d'un raffinement de combinaisons qu'on ne pouvait concilier avec l'âge des joueurs, puisque le plus vieux n'avait que vingt-trois ans. La suite ne confirma que trop ce que j'avais prédit à S***. Alexandre avait l'aversion la plus prononcée pour le jeu et les joueurs : dès ce moment il lui retira toutes les bontés; et huit mois après, à Paris, dans le cabinet même de l'empereur à l'Élysée-Bourbon, S*** me disait qu'il donnerait volontiers la moitié de sa fortune pour que cette affaire ne fût jamais arrivée, ou pour m'avoir écouté quand je lui conseillais de l'assoupir.

Z*** et le comte B*** se battirent à l'épée : Z*** blessa son adversaire, et on transigea pour une somme modique. Mais l'empereur Alexandre en conserva toujours le plus vif ressentiment. Quelques années après, le jeune comte, sachant bien qu'en Russie il ne suffit pas d'être *quelqu'un*, mais qu'il faut encore être *quelque chose*, écrivit à l'empereur pour lui demander d'être attaché à la légation de Florence; mais Alexandre lui fit répondre par un refus dans les termes suivants :

« En faveur des services rendus à notre auguste mère par le comte B*** votre père, j'excuse l'inconvenante présomption de votre demande. »

XIX

Bal masqué de la redoute. — Le prince de Ligne et un domino. — Tableaux en action. — Le Pacha de Surêne. — Rencontre de deux dames masquées. — Souvenir du prince de Talleyrand.

Sous la pénible impression de la scène du matin, j'avais passé une journée de réflexion et de tristesse. La ruine si rapide de Z**, le sang-froid de ses deux adversaires, les suites inévitables d'un pareil éclat, ne me disposaient nullement à prendre part aux joies quotidiennes du congrès. L'arrivée d'Ypsilanti mit un terme à ces sérieuses pensées : il venait me proposer de l'accompagner au bal masqué que la cour donnait dans la petite salle des redoutes, et qui devait être précédé de quelques tableaux

en action. Je m'en défendis : il insista vivement, et finit par m'entraîner.

Cette redoute ne différa que peu de toutes les précédentes : à cette époque il y en avait une environ chaque semaine. Après quelques tours dans ces salons magnifiques, qui, comme de coutume, présentaient le tableau le plus complet et le plus animé du luxe et de la joie, nous nous rendîmes dans la salle où s'exécutaient les tableaux en action. Au premier rang étaient déjà assis les souverains, les empereurs, les reines ; derrière se pressaient toutes les illustrations politiques du congrès. Quelques instants après la toile se leva.

Le premier tableau représenté fut *la Conversation espagnole :* et le second *la famille de Darius aux pieds d'Alexandre,* d'après la belle composition de Lebrun. Le comte de Schœnfeldt représentait Alexandre ; et la charmante Sophie Zichy, Statira. Dans les traits, dans la démarche de l'un respirait cette fierté douce du vainqueur tempérée par la bienveillance et la modestie d'un héros : la comtesse, plus belle encore que dans le tableau de Lebrun, exprimait à la fois l'admiration et la douleur. Les plus jeunes et les plus charmantes personnes de la cour représentaient les filles de Darius et les femmes de la suite de Statira. L'expression héroïque et touchante des principaux personnages, cette profusion de figures délicieuses, la vérité des poses,

l'heureuse disposition des lumières, tout donnait à ce tableau un ensemble à la fois héroïque et voluptueux. Des applaudissements unanimes éclatèrent dans la salle.

On représenta ensuite le *Pacha de Surène*, spirituelle comédie de M. Étienne. Les principaux rôles étaient remplis par les comtesses Sophie Zichy et Marassi, les princesses Marie de Metternich et Thérèse Esterhazy, le comte de Walstein, le prince Antoine Radzivil, et quelques autres personnes des plus distinguées de la cour ; cette jolie pièce, jouée avec l'habileté de comédiens consommés, fut vivement applaudie.

La foule se porta ensuite dans la salle de danse. Une des premières personnes que je vis en y entrant fut le prince de Ligne. L'expression du bonheur brillait sur sa figure. Sa démarche avait retrouvé toute sa vivacité gracieuse. Ce n'était plus le même homme qu'à notre entrevue nocturne de la veille. Sous son bras était une femme en domino bleu : à sa taille, au son de sa voix, à l'ensemble de ses manières, on comprenait sans peine quels avaient dû être sur le rempart le désappointement et le regret du prince.

Je passai doucement près de lui :

« Il paraît, lui dis-je, que vous avez manqué de patience hier au soir.

— Vous avez raison : il faut savoir attendre. C'est le grand art de la vie. »

Je m'éloignai : mais j'avais cru reconnaître dans la femme qui l'accompagnait Mme A... P**, cette jeune et charmante Grecque dont la haute société de Vienne s'occupait tant alors. Un amour malheureux, dont le prince de C** était le héros, avait intéressé à son sort la belle et sensible moitié des notabilités autrichiennes ; son extrême beauté lui avait aisément fait un parti parmi l'autre moitié des notabilités européennes. Son roman, qu'on se contait à l'oreille, était simple et attachant. Séduite à un âge bien tendre, âge où l'on ignore les conséquences si graves d'une première faute, à peine amante elle était devenue mère. Bientôt son existence et son cœur avaient été brisés par l'abandon. Les consolateurs s'étaient présentés en foule ; mais sans doute l'expérience lui avait appris qu'une première chute ne trouve de l'indulgence qu'autant qu'elle ne se renouvelle pas. Il lui fallait cependant un protecteur : elle choisit judicieusement le prince de Ligne, dont l'âge pouvait faire taire la médisance. Tout se borna, disait-on, à un commerce de lettres : celles de la jeune Grecque telles que les femmes de tous les pays et de toutes les conditions savent les écrire, et celles de l'illustre vieillard comme personne n'en écrivait plus alors. Ces dernières présentent le mélange charmant d'un sentiment plus vif peut-être que l'amitié, tempéré par la raison d'une affection paternelle.

Les quadrilles s'organisèrent promptement, contrairement à ce qui se passait dans les bals d'apparat, où l'on ne dansait guère que la *polonaise*. Quelques instants après j'aperçus de nouveau le prince de Ligne : il était seul. Je m'approchai de lui.

« Voyez, me dit-il, cette gentille bayadère qui figure près de nous dans ce quadrille. Ne croiriez-vous pas que c'est une des plus agaçantes jeunes filles de la redoute? Eh bien ! à son troisième mot je l'ai devinée : c'est le jeune Alfred, frère du comte de Voyna.

— Comment, mon prince, un jeune homme ?

— Eh oui, un garçon en fille. Qu'y aurait-il de surprenant à cela ? N'ai-je pas vu votre célèbre danseur Duport s'échappant de l'académie dansante de Paris sous les habits de femme, arriver à Vienne, descendre de sa voiture de poste chez la princesse Jean de Lichtenstein, y danser toute la soirée, toujours en femme, à la grande merveille de ce cercle d'admirateurs qui le lendemain fut l'applaudir au théâtre de la cour, où il dansait encore en femme dans son ballet d'Achille à Scyros ! Allez, allez, mon enfant, il y a eu des travestissements autre part qu'à la redoute ; et, puisque vous voulez bien recueillir les bluettes poétiques échappées à mon printemps comme à mon automne, je vous ferai connaître demain un des péchés de ma jeunesse. C'est une bagatelle intitulée : *le Roman d'une nuit*. L'âge

que j'avais alors peut seul me servir d'excuse. »

Il me fit ensuite quelques-unes de ces remarques spirituelles dont ses discours abondaient. Sans doute, le bonheur qu'il éprouvait alors les lui rendait plus faciles, en justifiant ses prétentions à plaire et les succès obtenus par lui en dépit de son âge. Au découragement de la veille avait succédé dans son cœur l'insouciante confiance de la jeunesse : l'avenir ne lui apparaissait plus qu'à travers ce prisme qui cache la pâleur de la vie sous une teinte de rose.

« Convenez-en, me disait-il, si c'est une folie de croire à l'éternelle durée de l'amour, cette folie-là est la source du bonheur. Mais que d'hommes qui, à vingt ans ont tué le plaisir, et qui à cinquante le regrettent déjà ! »

Il me parla ensuite du monde, de ce monde qu'il avait amèrement qualifié d'ingrat.

« Je me féliciterai toujours, me dit-il, d'avoir assisté à cette scène unique du congrès. Dans cette foule diverse, je regarde chaque individu comme une page du grand livre de la société. Croyez-moi bien : l'homme n'est pas aussi méchant qu'on nous le peint. Malheur aux moralistes misanthropes qui ne veulent en voir que le mauvais côté ! Ce sont des peintres qui n'étudieraient la nature que pendant la nuit. »

Au milieu de cette foule bruyante où l'on se cherchait sans se voir, ou l'on se heurtait sans se recon-

naître, deux dames en domino s'approchèrent de moi et m'entraînèrent loin du prince. L'une d'elles me prit par la main.

« Pourquoi donc, me dit-elle, nous avoir quittées si brusquement ? »

Cette voix, qu'on ne prenait pas la peine de déguiser, m'était entièrement inconnue.

« Quand on adresse des vers aux dames, poursuivit mon interlocutrice, il ne faut pas leur faire faire trois cents lieues pour en remercier l'auteur. »

— Mais, beau masque, Vienne est à trois cents lieues de Paris, de Pétersbourg et de Naples, où parfois j'ai malheureusement adressé quelques vers aux dames. Expliquez-vous donc plus clairement, beau masque, sans quoi je serai longtemps à voyager après mon héroïne inconnue.

— Eh bien supposons que ce soit à Pétersbourg, et que Lafont les ait mis en musique.

— Alors je ne serais pas assez vain pour que mon amour-propre s'élevât jusqu'à la source des remercîments.

— Pourquoi pas, si les louanges ont fait plaisir ?

— Oui, ajouta l'autre dame, qui n'avait pas encore parlé ; si la preuve du plaisir est le remercîment qu'on en fait. »

On a dit avec raison que souvent toute une vie s'accomplissait dans un instant. J'avais reconnu tout

de suite cette voix que j'avais entendue une seule fois. Ce rêve si brillant et si bizarre, je le voyais donc encore se reproduire avec toute son illusion ! Je ne savais que répondre à ces questions qui m'étaient adressées : la liberté même de paroles que le masque autorise semblait ajouter à ma confusion. Je n'eusse pu que murmurer avec Moncrif :

Ces mots sortis d'une bouche divine
Ne m'ont causé que trouble et qu'embarras
C'est trop oser, si mon cœur le devine,
C'est être ingrat, s'il ne devine pas.

« Quoi ! vous ne répondez rien ? me dit la même voix.

— L'oiseau timide, beau masque, peut bien chanter au lever du soleil ; l'aigle seul en ose regarder fixement les rayons. »

Je cherchai alors à attirer ces deux dames hors de la foule, pour avoir plus de liberté dans un entretien d'où le sort de ma vie sans doute allait dépendre ; mais le grand chambellan Nariskin s'approcha de nous, reconnut mes interlocutrices, prit leur bras et les entraîna loin de moi. Je n'eus plus de doute alors : j'avais revu l'ange d'un songe, dont le réveil n'aura plus lieu maintenant que dans le ciel.

J'étais resté à ma place comme étourdi de cette apparition. Je voulus me précipiter sur les pas de ces deux dominos ; je me mis à parcourir la salle comme un insensé. Mon regard était fixe et ne voyait

plus. Cette musique, tour à tour bruyante ou tendre, je ne l'écoutais que comme un vain son : le son que je cherchais, c'était celui des paroles magiques qui m'avaient si profondément remué le cœur. Mais je fis de vains efforts pour retrouver ces dames, et renouer la conversation. La foule nous avait séparés à jamais.

Dans une des salles écartées je trouvai le prince Cariati en conférence très-animée avec une dame déguisée en bohémienne qui aussitôt se fit connaître. C'était la comtesse Z***ka, notre voisine au Jaegerzeil.

« Je veux vous enrôler dans un complot, me dit-elle : il s'agit d'une malice assez compliquée, suite d'une intrigue née à ce bal, et qui se prolonge depuis quelques semaines. Le sujet que j'ai l'intention de tourmenter un peu, en vaut bien la peine. Tout sera bientôt prêt avec lui. Il faut de notre côté disposer notre plan d'attaque : je compte sur vous. »

Une malice à faire, une intrigue à connaître, une conspiration sous les ordres d'une jolie femme, il n'en faut pas tant pour attirer des complices : je m'enrôlai donc. La comtesse nous quitta en riant.

Fatigué du bourdonnement des conversations, du bruit de la musique, de la monotonie enivrante de la valse, j'aperçus mon ami, M. Achille Rouen, qui se reposait seul sur un banc, et paraissait assez ennuyé du bal. Je lui demandai s'il n'avait pas vu

les deux dominos que je désirais si impatiemment retrouver.

« Si ce sont ceux, me dit-il, qu'accompagnait le grand chambellan Nariskin (je les reconnus à la description qu'il m'en fit), ils ont quitté le bal depuis un quart d'heure. »

Dès lors, tout l'enchantement de la soirée sembla s'être évanoui pour moi. Dans notre entretien sur le congrès et les nouvelles du jour, le nom de M. de Talleyrand vint naturellement se placer. C'était un de ceux qu'on prononçait le plus souvent alors dans les hautes et difficiles questions politiques du moment. Le diplomate français y apportait, on le sait, la double autorité de sa position et de son expérience. Achille Rouen, qui le voyait tous les jours, lui était sincèrement attaché.

« Il est impossible, me disait-il, de connaître à fond M. de Talleyrand sans l'aimer. Tous ceux qui l'ont approché le jugent sans doute comme moi. C'est un mélange indéfinissable de simplicité et d'élévation, de grâce et de raison, de critique et d'urbanité. Près de lui on apprend, sans s'en douter l'histoire et la politique de tous les temps, et mille anecdotes sur toutes les cours : avec lui on parcourt une galerie aussi variée, aussi instructive en événements qu'en portraits.

— Et cependant, mon cher Achille, combien ne l'a-t-on pas déchiré ! Faut-il donc que la médio-

crité fasse payer si cher ses succès au talent? Ceux-là, en vérité, sont heureux dont le mérite modeste n'éveille pas l'envie.

— L'histoire dira autant de bien de M. de Talleyrand que ses contemporains en ont dit de mal. Lorsque, dans une longue et difficile carrière, un homme d'État a conservé un grand nombre d'amis fidèles, et qu'il ne compte que peu d'ennemis, il faut bien lui reconnaître une conduite sage et modérée, un caractère honorable, une profonde habileté. Mais, chez le prince, le cœur vaut encore mieux que le mérite. Il y a peu de temps, M. de R*** vint lui emprunter vingt mille francs: M. de Talleyrand les lui prêta; un mois après, on apprit que, par suite d'affaires fâcheuses, M. de R*** s'était brûlé la cervelle.

« Que je suis heureux de ne pas l'avoir refusé! dit aussitôt le prince.

« Un tel mot peint l'homme.

« Mais à propos, quelle est donc cette circonstance qu'il a rappelée dernièrement chez lui, et qui, nous dit-il, eût pu influer sur toute votre destinée?

— Ce souvenir, mon cher Achille, ne se présente jamais à ma pensée sans que j'éprouve le regret d'avoir laissé échapper une de ces occasions rares qui s'offrent parfois dans la jeunesse. Tout dépend d'un moment pour se créer une carrière, se

faire un ami ou même une amie. C'est ce dieu de l'à-propos qu'il faut savoir saisir quand il se présente : nos regrets ne l'attendrissent plus quand on a négligé le caprice de sa faveur. Dans ce labyrinthe du monde, le chemin qu'on suit, la pente qui nous entraîne, l'issue qu'on trouve, le but où l'on arrive sont subordonnés à un nombre infini de petites causes : notre prévoyance et notre volonté y sont souvent pour beaucoup, quelquefois pour rien. Le trait que vous désirez connaître en est la preuve ; le voici :

« Depuis deux mois j'habitais le Raincy. M. Ouvrard, alors à l'apogée de sa fortune, m'avait permis de disposer d'un appartement dans le pavillon de la pompe à feu. J'avais dix-sept ans ; vous connaissez les circonstances qui m'avaient mis en rapport, à un âge si tendre, avec toute la nouvelle France d'alors.

« M. Daneucourt donnait dans la chaumière russe du parc, à la suite d'une chasse, un dîner d'apparat où l'on devait célébrer sa nomination de capitaine-général des chasses. Les convives étaient MM. de Talleyrand, Destillières, de Montron, Ouvrard, l'amiral Bruix, les généraux Lannes et Berthier, sans autre femme que Mme Grant, qui depuis épousa le prince de Talleyrand. Malgré tant d'éléments d'intérêt et une telle réunion de gens d'esprit, la conversation languissait : afin de la ranimer, Ouvrard me demanda comment j'avais fait, la veille, pour retourner à Paris : mon cheval s'était blessé à

la chasse, et, par une coïncidence bizarre, il n'était resté dans l'écurie aucun autre cheval, ni de selle ni de trait.

« Par un moyen assez simple, lui répondis-je, et que vous allez connaître. Quand je descendis de la pompe aux écuries, hors mon cheval à moitié fourbu, je n'en trouvai pas un seul dont je pusse disposer. Cependant, je devais être à trois heures à Paris : Mme Récamier, ce guide de mon enfance, cette providence de ma jeunesse, devait s'y trouver, et j'étais impatient de lui montrer un enfant fait homme par un baptême de joies, de chasses, de plaisirs, par le contact enfin d'hommes qui ont tant grandi depuis. Quand on ne peut se faire ni traîner ni porter, il est assez naturel de marcher : je pris donc le parti de m'en aller à pied.

« La chaleur était accablante: tant bien que mal, je me trouvai, vers midi, au milieu de la plaine entre Bondy et Pantin. Harassé de fatigue et tourmenté par un appétit que la route n'avait pas peu aiguisé, je m'arrêtai dans un moulin voisin de la grande route, et m'y fis servir à déjeuner. Ce premier besoin satisfait, je songeai au second, et je demandai au meunier s'il ne pouvait pas me procurer un cheval.

« — J'ai le mien, me répondit-il; pour un écu de six livres il est à votre service. Il vous portera commodément; et demain en allant à Paris je le reprendrai chez vous. »

« On amène le coursier : il était de la taille d'un âne, servait au même usage, et n'avait pour tout équipement qu'un bât.

« — Comment ferai-je pour monter là-dessus ? dis-je au meunier. N'avez-vous dónc pas une selle ? Eh ! mais j'en aperçois une pendue à la muraille.

« — Oh ! ma selle, monsieur..., ma belle selle anglaise... elle est neuve, celle-là, et je ne la loue pas. »

« Je le prie, j'insiste ; mais il était têtu, le meunier, il ne se rendait à aucune de mes raisons. Je songeais, moi, à la mine que j'allais faire en traversant Paris, perché sur cet ignoble bât qui n'avait jamais charrié que de la farine ou du fumier.

« Cependant avec le cheval il me fallait la selle.

« Voyons, messieurs, dis-je en m'adressant aux convives, comment vous y seriez-vous pris pour vaincre l'opiniâtreté du meunier ? Vous, Ouvrard, qui, par des ressources qu'on admire, savez sustenter notre gloire militaire ; vous, Daneucourt, qui, en dépit de toutes les ruses d'un renard, remettez sur la voie dix meutes fourvoyées ; vous, M. l'amiral, qui bravez la tempête comme le canon ennemi ; vous, MM. Berthier et Lannes, qui, en Italie, en Égypte, vous êtes montrés les Parménions du nouvel Alexandre ; vous, M. le ministre des affaires étrangères, me tournant vers M. de Talleyrand, vous si profond observateur des personnes et des

choses : qu'eussiez-vous fait pour obtenir cette selle qu'on ne voulait céder à aucun prix ?... Vous riez, messieurs ; mais rire n'est pas répondre. Eh bien ! voici votre maître à tous, dis-je en montrant Mme Grant : son sourire me prouve qu'elle a déjà deviné le moyen. Je m'adressai à la meunière : avec quelques cajoleries, je l'intéressai à ma détresse. La selle neuve, le cheval, et, si je l'eusse voulu, le moulin, furent bientôt à ma disposition, tant est puissante, sous le chaume comme dans les palais, l'influence de la volonté féminine !

« J'avais à peine achevé cette folle boutade, mon cher Achille, qu'on y applaudit en buvant à ma santé et au résultat de ma négociation. Enhardi, ainsi que tous les enfants dont on tolère le babil, je me mis à jaser à tort et à travers. Or, chaque saillie obtenait l'approbation de Mme Grant : et M. de Talleyrand, qui en était alors fort épris, parce qu'elle possédait, selon lui, ce qui doit compléter une femme : la peau douce, l'haleine douce et l'humeur douce, M. de Talleyrand, dis-je, les trouvait également à son gré. Les autres convives l'imitaient, trouvant plus aisé de suivre l'opinion d'un homme spirituel, que de prendre la peine de s'en faire une.

« En sortant de table, M. de Talleyrand m'attira dans un coin du salon, et causa longtemps avec moi. Il parut prendre plaisir au récit de mes voyages en Suède et en Danemark. Le tableau du bombarde-

ment de Copenhague auquel j'avais assisté l'intéressa : mes observations sur ces divers pays, sur l'émigration et les émigrés à Hambourg, lui parurent justes. Il me le témoigna et me dit :

« — Venez me voir demain à Paris : je vous attendrai. Mais vous êtes bien jeune, peut-être oublierez-vous? Promettez-moi de n'y pas manquer. »

« En me disant ces mots, il me pressait les mains de la manière la plus affectueuse. Mme Grant, qui s'était rapprochée de nous, joignit ses instances aux siennes. Je promis : j'aurais dû tenir ; car c'était un de ces à-propos qui fondent souvent toute une destinée, et que le grand Frédéric nommait *Sa Majesté le hasard.*

« Mais, mon cher Achille, le bonheur est une boule après laquelle nous courons sans cesse, et que nous poussons du pied dès que nous l'avons atteinte. Le lendemain je ne fus pas à ce rendez-vous de M. de Talleyrand. Cette malheureuse timidité qui paralyse trop souvent la jeunesse avait repris le dessus. Je n'ose pas dire que je redoutais aussi les suites de cette bienveillance. Que pouvait-on m'offrir, me demandai-je, en échange de cette succession de bonheurs, de délires dont se composait ma vie? Je craignais la fin d'un rêve dont mon insouciance cherchait à prolonger la durée. Et cependant le contact, l'affection d'un tel homme, son influence,

eussent donné une autre direction à mes idées, à ma carrière, m'eussent enfin créé une autre existence. Oui, mon ami, j'avais rencontré sur ma route le dieu de l'à-propos : je n'ai pas su le saisir ; j'appris trop tard que sa faveur a des ailes comme le plaisir.

— Ah ! je ne m'étonne pas, me dit Rouen, que le prince, qui n'oublie rien, se soit souvenu de cette circonstance.

— Depuis lors, j'y ai souvent réfléchi, et j'ai toujours regretté de n'avoir pas fait connaître à M. de Talleyrand les motifs qui m'ont fait perdre alors un patronage que tant d'autres ambitionnaient.

— Vraiment, votre récit me rappelle ce que dernièrement à Rome on me racontait du banquier Torlonia : sa haute fortune est encore une conséquence de ces inspirations qui entraînent la destinée d'un homme.

« Torlonia, né dans une condition obscure, débuta par un petit trafic de bijouterie entre Paris et Rome. Devenu par suite une espèce de banquier, une circonstance inespérée le mit en relation assez particulière avec le cardinal Chiaramonti. Lors de la mort de Pie VI, le conclave pour l'élection du nouveau pape dut se tenir à Venise. Faute d'argent, Chiaramonti ne pouvait s'y rendre. Torlonia lui avança à tout hasard quelques centaines d'écus. Le

cardinal s'en servit pour gagner Venise, où, dans l'église de Saint-George, il fut élu pape sous le nom de Pie VII. En reconnaissance de ce service, le souverain pontife le nomma banquier de la cour, marquis, puis enfin duc. Aujourd'hui, grâce à ce prêt, Torlonia est un des plus riches capitalistes de l'Europe. »

Aux derniers mots de cette conversation philosophique, Ypsilanti, Tettenborn, et quelques autres amis vinrent nous avertir qu'on nous attendait au souper. Nous les suivîmes dans cette salle du banquet, où tous les convives eussent pu facilement nous fournir quelques heureux épisodes pour ajouter à l'article *à-propos* dans le dictionnaire de la fortune.

Pendant le souper on s'entretint encore de M. de Talleyrand et de la haute influence que son caractère lui avait conquise dans les délibérations du congrès. On parla de cette discrétion impénétrable qu'il proclamait l'âme des négociations diplomatiques, et qu'il avait inspirée à toutes les personnes qu'il employait. A cette occasion on cita la réponse que M. D*** avait faite dernièrement dans une réunion où il était question de M. de Talleyrand et des particularités de sa vie.

M. D***, attaché au prince depuis vingt ans, ne l'avait jamais quitté et l'avait suivi au congrès. On supposait que cette intimité l'avait mis à même de

connaître une foule de circonstances et sur le ministre et sur les événements auxquels il avait été mêlé. Pressé de questions, à toutes il répondait qu'il ne savait rien. Les questionneurs paraissaient incrédules, et insistaient davantage.

« Eh bien ! dit enfin M. D***, je vais vous apprendre sur M. de Talleyrand une particularité inconnue. Depuis Louis XV, il est le seul homme en Europe qui sache, d'un seul coup du revers de son couteau, ouvrir un œuf à la coque. Voilà tout ce que je sais de particulier sur son compte. »

On comprit la discrétion : les interrogations cessèrent.

On rapporta encore quelques-uns de ces mots si précis, si énergiques de M. Talleyrand, qui ont survécu aux événements qui les avaient inspirés. Le prince de Reuss s'approcha de notre table, dit quelques paroles à M. Rouen et nous quitta.

« C'est son père, le prince régnant, nous dit un des convives, qui au temps du Directoire commença ainsi une dépêche officielle : « Le prince de Reuss reconnaît la république française. » M. de Talleyrand qui, en sa qualité de ministre des affaires étrangères, devait lui répondre, mit en tête de la sienne : « La république française est très-flattée de faire connaissance avec le prince de Reuss. »

En quittant ces amis, je ne pouvais me défendre

d'un sentiment vague de regret que faisait naître en moi le souvenir de mon aventure du Raincy. Je songeais à cette occasion que m'avait offerte M. de Talleyrand, et que mon imprévoyance avait dédaignée. Mais bientôt, chassant cette importune mélancolie, je me rappelai que, depuis lors, le hasard m'avait aussi départi quelques jours heureux ou brillants. Après avoir remonté vers le passé, je redescendis vers le présent avec ses joies, ses amitiés, tout son bonheur enfin : Puisse la Providence, me disais-je, ne m'accorder qu'une grâce, de continuer longtemps ces tableaux de mon printemps, dont la mémoire aujourd'hui plaît tant à mon automne !

XX

Maladie du prince de Ligne. — Le comte de Witt. — L'ambassadeur Golowkin. — Le docteur Malfati. — Progrès du mal. — Les dernières saillies du mourant. — Douleur générale. — Portrait du prince de Ligne. — Ses funérailles.

Une des circonstances les plus douloureuses de ma vie, la mort du prince de Ligne, vint attrister les joies du congrès. Telle fut sur mon cœur l'impression de cet événement si cruel, si inattendu, qu'aujourd'hui, après un quart de siècle, tous les détails en sont encore présents à ma mémoire.

Je me rendais chez cet excellent ami pour lui faire ma visite quasi quotidienne. Non loin de sa maison, je rencontrai le comte de Witt : il désira m'accompagner. Nous trouvâmes le prince couché

et souffrant. Il avait pris un refroidissement à ce malheureux rendez-vous du rempart : et la veille, au bal de la redoute, où je l'avais trouvé si consolé, il avait eu l'imprudence de sortir sans manteau par un froid de dix dégrés pour reconduire des dames jusqu'à leur voiture. Aucun symptôme grave ne s'était encore déclaré : il avait seulement un peu de fièvre, et la nuit avait été très-agitée.

Il ne nous en reçut pas moins avec cette grâce affectueuse qui ne l'abandonnait jamais. On parla de ce pêle-mêle de Vienne, de quelques nouvelles du congrès, enfin de l'art militaire, sujet favori du vieux maréchal aussi bien que du jeune général russe. Il traita tous ces objets avec ce ton de fine plaisanterie ou de gravité ingénieuse qui lui était familier. Le comte de Witt lui dit enfin, en prenant congé :

« La société de Vienne, mon prince, va être bien affligée de savoir son plus bel ornement alité.

— Au moins, répondit-il en riant, on ne m'appliquera pas le mauvais calembour du marquis de Bièvre, en disant : *Quel fat alité!* La fatuité ne fut jamais mon défaut.

« Messieurs les oisifs de Vienne vont avoir une nouvelle occupation dans le commentaire de ma maladie : mais je n'amuserai pas leurs loisirs longtemps. Je veux me bien porter, ne fût-ce que pour leur jouer un tour.

— Et encore plus, lui dit le comte de Witt en lui saisissant la main, pour le bonheur de ceux qui vous aiment, vous admirent, mon prince, et pour venir, au printemps prochain, inspecter les colonies militaires que l'empereur va créer au Caucase à l'instar des vôtres dans la Gallicie, et qui promettent un bel avenir à la Russie. Je vais ce matin même en discuter le plan avec Alexandre : comme personne ne tient plus que lui à *l'heure militaire*, pardonnez-moi de vous quitter sitôt. »

Il lui serra la main et partit.

« Jamais je ne puis voir le comte de Witt, me dit alors le prince, sans me reporter aux plus beaux jours de ma vie, aux années que je passai sous les yeux de sa ravissante mère : oui, ravissante. Ce type-là est perdu : c'était la beauté orientale et la grâce de l'Occident. Il fallait la voir, cette comtesse de Witt, quand elle parut à la cour de France : quel effet elle y produisit ! Ce fut un enthousiasme universel. Je me rappelle qu'entendant à tout propos vanter ses beaux yeux, qui dans le fait étaient les plus beaux du monde, elle s'imagina que le substantif et l'adjectif étaient inséparables. Un jour l'adorable Marie-Antoinette lui disait :

« Qu'avez-vous, comtesse, vous paraissez souffrante ?

« — Madame, lui répondit-elle, j'ai mal à mes beaux yeux. »

« Dieu sait si le mot fut répété, trouvé naïf, charmant, et justement appliqué à la houri qui l'avait dit ! Eh bien, mon enfant, la vie de cette femme si belle, si bonne, si accomplie, que Trembecki et vous avez célébrée à l'envi, est encore un de ces jeux bizarres du destin et de ce hasard que Frédéric a si bien qualifié.

— Oui, mon prince, pendant mon séjour à Tulczim, j'avais entendu parler vaguement de cette histoire de la belle Fanariote. C'est à votre obligeance que je dois le complément de ces précieux détails sur une existence qui a tout l'intérêt du roman. Je les ai soigneusement notés et gardés comme tout ce que je tiens de votre bonté.

— Ils sont de la plus rigoureuse exactitude : elle-même me les a donnés.

« On annonce chaque jour, continua-t-il, la fin du congrès : tout doit être fini pour le quinze de ce mois, dit-on. Je n'en crois rien : la mystification est trop souvent répétée. Mais enfin espérons que le mois de mai verra la conclusion de ces graves débats, et nous rendra notre liberté. Oh ! alors je serai bien heureux d'aller visiter les colonies militaires du comte de Witt. Mais je ne sais pas si, avant d'entreprendre cette excursion lointaine, je ne serai pas tenté d'aller revoir Belœil que j'ai tant aimé et qui fut mon berceau. Oui, mon enfant, vous viendrez avec moi : je veux vous montrer Belœil, qui serait

le plus beau jardin de l'Europe, si Versailles n'existait pas. »

Je m'aperçus que la conversation le fatiguait un peu ; je le quittai non sans un vague sentiment d'inquiétude et de tristesse.

Tourmenté de ces idées sombres, désirant m'assurer si les progrès du mal que j'avais cru entrevoir le matin, étaient réels ou non, je retournai chez lui avant la fin du jour. Près de son lit étaient le docteur Malfati, son médecin, et le comte Golowkin, connu par l'insuccès de son ambassade en Chine. Le premier gourmandait le prince sur ses imprudences des deux dernières nuits, imprudences qui pouvaient avoir des suites graves. Depuis le matin un violent érésipèle s'était déclaré : le malade était beaucoup plus abattu. Golowkin, qui n'avait pas plus de foi que Molière dans la médecine et les médecins, cherchait à dissiper ses inquiétudes.

« N'en déplaise à la Faculté, nous dit le spirituel vieillard, j'ai toujours été de la secte des incrédules, en médecine s'entend. Vous savez quels remèdes j'employais dans mon fabuleux voyage en Tauride avec la grande Catherine. Elle me pressait de me soumettre aux doctes arrêts d'Hippocrate : J'ai, madame, lui répondis-je, une manière particulière de me traiter. Suis-je malade, j'appelle mes deux amis Ségur et Cobentzel : je fais purger l'un et saigner l'autre ; et me voilà guéri.

— Les temps sont bien changés, mon prince, lui repartit le docteur un peu courroucé ; et si j'ai bonne mémoire, il me semble que six lustres se sont écoulés depuis lors. Voyons : supputons un peu les années ; cela fait à mon compte...

— Halte-là , halte-là ! docteur, s'écrie vivement le malade, ne supputons rien. Mes ennemis... je ne les ai jamais comptés !... Et comment , vous , homme d'esprit, venez-vous me dire : *Les temps sont changés?* Qui pourrait se persuader qu'avec l'âge on change de figure ? Ne se retrouve-t-on pas le matin à peu près comme on s'est quitté le soir ?... On s'imagine peut-être, parce que tous les genres de plaisirs sont épuisés, que je vais, pour en raviver la monotomie, donner le spectacle de l'enterrement d'un feld-maréchal ? Non, non : je ne suis pas assez courtisan pour être l'acteur bénévole d'un semblable passe-temps ; je ne veux pas amuser de cette sorte le parterre royal de la salle du congrès. »

Ces mots si connus du prince de Ligne ont toujours été étrangement défigurés. Les historiens lui ont prêté une philosophie , fort désirable sans doute, mais qui n'était pas la sienne. Tous lui ont fait dire :

« Je réserve à ces rois le spectacle de l'enterrement d'un feld-maréchal. »

Aucun d'eux ne l'avait entendu comme moi : aucun d'eux ne connaissait , ni même ne soupçon-

nait le véritable caractère de l'illustre vieillard.

« Ce n'est pas, ajouta-t-il, que je n'eusse mille fois donné ma vie pour quelques souverains que j'ai adorés : oui, mais sur les champs de bataille, c'eût été la mort d'un soldat. Aujourd'hui, ce serait celle d'un bouffon ; et je n'ai jamais joué ce rôle. Que messieurs du comité aient donc pour agréable *de rayer cela* de leur programme. Je n'ai pas pour habitude de quitter le théâtre au moment le plus intéressant du drame. J'ai voulu voir comment se dénouerait celui-ci : je vis ; je veux vivre, ne fût-ce que par curiosité... Non : je ne compte pas de longtemps utiliser l'épitaphe de mon ami le marquis de Bonnay. Je remettrai à un autre moment le soin de faire graver son jeu de mots sur le marbre (1). »

Malfati, quoique en l'engageant fortement à se soigner, s'efforçait de le rassurer et d'éloigner toute idée de mort.

« Il faut en venir là, lui répondait le prince ; je le sais. Cette nuit j'y ai fortement songé. La mort convient à beaucoup de monde. J'ai eu naguère la fantaisie de le prouver en plusieurs articles que j'avais écrits à la hâte. Je les compléterai plus tard.

(1) Voici cette épitaphe, dont le prince était le premier à rire :

Ci-gît le prince de Ligne :
Il est tout de son long couché.
Jadis il a beaucoup péché,
Mais ce n'était pas à la ligne.

Écoutez et voyez, vous autres, si vous vous trouvez dans ces catégories : ne vous occupez pas de moi. Quant au docteur, cela lui servira de texte, quand il prêchera la résignation à ses malades. »

Alors, tirant de dessous son oreiller un livre qu'il ouvrit, il se mit à nous le lire : quelques-unes de ces réflexions, outre le mérite d'un tour original et piquant, ont aussi celui d'une philosophie douce et consolante.

« La mort convient, disait-il, aux bonnes consciences qui sont sûres d'avoir leur récompense dans l'autre monde ; aux mauvaises qui n'y croient pas, et qui, bourrelées dans celui-ci, ne sont pas fâchées de le quitter pour n'être plus rien, ainsi que le leur persuade leur incrédulité ; aux gens heureux, car s'ils ne finissent pas leurs jours dans l'espace de leur bonheur, la fin viendra bientôt les empoisonner ; aux sots, malheureux des cours et de l'amour, quoiqu'ils ne soient martyrs de leur goût pour la faveur et les faveurs que par leur faute ; aux gens sages, ennuyés de rencontrer tant de fous ; aux gens vertueux, fatigués de rencontrer tant de méchants ; aux gens de guerre, désolés de voir que ceux qui n'ont rien vu, rien lu, rien su, et rien pu, sont crus plutôt qu'eux. »

Après la lecture de ce petit cours de morale, dont les médecins pourraient profiter, Malfati nous quitta. Golowkin, pour distraire le malade, lui parla de son

ambassade en Chine : la variété des tableaux sembla le ranimer. Écartant même peu à peu la possibilité d'un danger, il se mit à revenir complaisamment sur les circonstances de son premier âge.

« Quand j'étais enfant, nous disait-il, les dragons du régiment de Ligne me portaient tour à tour dans leurs bras. C'est de cette époque que date mon amour pour le soldat. C'est là un genre d'amour qui, contrairement à l'autre, m'a été souvent payé en dévouement. »

Cependant, six ou huit heures de maladie avaient déjà assez altéré ses traits pour donner à leur expression quelque chose de sinistre. Il voulait sourire, mais ses lèvres ne pouvaient que se contracter avec effort : il se faisait entre lui et la douleur une lutte courte mais terrible. A la fin, le courage et l'énergie l'emportèrent : la douleur resta vaincue.

Sa fille, la comtesse Palfi, entra pour lui apporter les potions que Malfati avait ordonnées : nous le laissâmes. Lorsque le comte Golowkin et moi nous fûmes sur le rempart, nous ne pûmes nous dissimuler notre vive inquiétude. Golowkin aimait le prince avec enthousiasme.

« Quelle perte, me dit-il en se retournant vers sa petite maison, quelle perte pour ses amis et sa famille, si cette belle vie allait finir ! Où retrouver un pareil modèle de la chevalerie antique, de la probité la plus pure, de l'urbanité la plus

exquise ? Quelle grâce il met à faire à toute l'Europe civilisée les honneurs de Vienne ! Où retrouver un homme qui, comme le prince de Ligne, sache se faire aimer par la douceur, la facilité de son caractère, et la vivacité de son imagination ? »

Il s'arrêta ; sa voix s'altérait et des larmes roulaient dans ses yeux.

« Comment tarir sur son éloge ? continua-t-il. Brillant pendant quarante ans à la guerre par une bravoure chevaleresque, brillant toujours par les grâces d'un esprit inimitable, affectueux avec ses égaux, populaire avec les classes inférieures, familier avec les souverains, adoré de sa famille, à toutes les époques de sa vie, modèle et non imitateur ; oui, chacune de ses illustrations eût pu suffire à une seule renommée.

« Il n'est pas jusqu'à ses défauts qui ne charment : quant à moi, j'aime cette frivolité qu'on lui reproche et qui est vraiment si variée, si aimable, si exempte de toute malignité. Encore aujourd'hui, quoique abattu par le mal, quelle facilité inépuisable ! quelle profondeur sous cette juvénile enveloppe ! quelle grâce intarissable ! En vérité, son esprit est l'image d'une source : plus on y puise, plus elle coule avec abondance. »

Au moment où il achevait le portrait si vrai de cet homme universel, nous vîmes venir l'empereur d'Autriche : il était seul. A voir cette patriarcale

confiance, on eût pu lui appliquer les vers de Voltaire :

« Comme il était sans crainte, il marchait sans défense. »

L'empereur reconnut Golowkin et l'aborda. Je m'éloignai et j'allai confier à Griffiths l'inquiétude que me causait la maladie du prince.

Le lendemain j'étais chez lui à huit heures du matin avec Griffiths, qui, ayant fait toute sa vie une étude de l'art de guérir, trouvait du bonheur à le mettre en usage pour une personne qu'il chérissait. Nous trouvâmes l'illustre malade très-abattu : le pressentiment de sa fin le rendait mélancolique.

« Je le sais, nous dit-il, la nature le veut. Il faut abandonner l'espace que nous occupons dans ce monde pour le livrer à un autre. Sachons nous résoudre. . . . . Pourtant, je le sens, continua t-il avec un vif attendrissement, quitter tous ceux que l'on aime... ah ! c'est la plus grande peine de la mort ! »

A ces mots, je ne pus retenir quelques larmes.

« Allons, allons, me dit-il, ne craignez rien, la *camarde* aura encore tort cette fois. Demain mon mal aura disparu comme un des songes de la nuit. »

Il se tut quelques instants, comme s'il recueillait ses pensées.

« Ah ! quelle triste chose que le passé ! s'il a

été malheureux, la mémoire en est affreuse; s'il a été heureux, qu'il est dur de se dire : Je l'ai été! Pense-t-on à ses beaux moments de gloire et de plaisir, à ses amis, à sa jeunesse, à ses premiers travaux, même aux jeux de son enfance, il y a de quoi mourir tout de suite de regret. Cependant si je revenais au monde, je ferais presque tout ce que j'ai fait : mes vers et mes amours sont mes plus grands péchés; le ciel n'a jamais refusé l'absolution pour ces fautes-là. . . . . . . Je tâcherais seulement de ne pas faire les mêmes ingrats. . . . . . C'est égal : j'en ferais d'autres. . . . . . »

A chaque instant, les plus grands personnages de Vienne, les illustrations politiques et militaires, les souverains envoyaient demander de ses nouvelles. Le bruit de sa maladie s'était répandu dans toutes les classes; l'inquiétude était générale, une foule nombreuse assiégeait la porte de sa petite maison, tant était vif l'intérêt qu'inspirait ce beau génie qui allait s'éteindre.

Dans la nuit du deuxième au troisième jour, la maladie avait fait des progrès rapides et effrayants. Sa famille, plongée dans un morne désespoir, entourait son lit. Vers onze heures Malfati entra.

« Je ne croyais pas, lui dit le malade, faire tant de façons pour mourir. En vérité, l'incertitude et la brièveté de nos jours ne valent pas la peine d'attendre. »

Puis il se mit à parler avec la plus grande gaieté sur les legs qu'il avait faits.

« L'héritage ne sera pas difficile à partager : mais encore fallait-il qu'il fût en ordre? Quant à vous, me dit-il, votre famille en a touché la meilleure partie. Conformément à un antique usage, je dois laisser un legs à ma compagnie des trabans. Eh bien, je lui ai légué mes œuvres posthumes : c'est un cadeau qui vaudra bien cent mille florins. »

On avait beau changer de discours pour le distraire de ces tristes idées ; sans cesse il revenait à celle de la mort.

« J'ai toujours aimé la fin de Pétrone, nous dit-il. Voulant mourir voluptueusement comme il avait vécu, il se fit exécuter une musique charmante, réciter les plus beaux vers. Quant à moi, je ferai mieux : entouré de ce que j'aime, je finirai dans les bras de l'amitié. . . . . Ne soyez donc pas tristes, nous dit-il quelques instants après : peut-être ne nous séparerons-nous pas encore? Une maladie nous sauve quelquefois d'une plus grande. Oui, rassurez-vous, le doute est un bienfait. D'ailleurs rien ne m'annonce que la prédiction d'Etrella doive sitôt s'accomplir.

— Quelle prédiction, mon prince, demanda le docteur?

— Ah! cela date d'un de mes derniers voyages à Paris. Le duc d'Orléans, que j'aimais beaucoup,

car il savait être ami, m'entraîna un jour, au sortir du Palais-Royal, chez un sorcier nommé le grand Étrella. Ce bohème parisien logeait à un cinquième étage dans la rue Froidmanteau. Il prédit au duc des choses surprenantes auxquelles mon manque de foi m'empêcha de prêter une grande attention. Quant à moi, il m'annonça que je mourrais sept jours après avoir entendu un grand bruit. Depuis, j'ai entendu le bruit de deux siéges : j'ai entendu sauter deux poudrières, et je n'en suis pas mort. Or je ne pense pas que dans cette semaine il se soit fait ici de grand bruit, sinon pour de petites choses, des bruits de bals, de fêtes, d'intrigues. Beaucoup de gens en vivent : je n'ai pas ouï dire que personne en meure. »

Et il s'efforçait de sourire.

Tout à coup il lui prit une faiblesse qui nous effraya. Quand il se fut un peu ranimé :

« Ah ! je le sens, nous dit-il, l'âme a usé son vêtement. Je n'ai plus la force de vivre. . . . . . J'ai encore celle de vous aimer. »

A ces mots, tous ses enfants se jetèrent sur son lit en baisant ses mains qu'ils arrosaient de larmes.

« Que faites-vous donc? leur dit-il en les retirant. Mes enfants, je ne suis pas encore saint. Me prenez-vous déjà pour une relique? »

Cette plaisanterie nous causa une sensation cent fois plus douloureuse que ne l'eût fait une plainte

déchirante. Le docteur l'engagea à prendre une potion qui lui procura quelques heures d'un sommeil paisible. A son réveil, il avait retrouvé toute sa gaieté : les idées de mort semblaient avoir fui bien loin. Il se prit même à plaisanter sur les pronostics terribles que, dans la matinée, il avait entendus malgré son abattement.

« Malfati, le messager de la *camarde*, nous dit-il, a annoncé qu'elle pourrait bien me rendre visite ce soir. Holà ! holà ! trêve de galanterie ! Moi, qui ne manquai guère à mes rendez-vous, j'espère bien manquer à celui-là. . . . . Oui : j'ajourne les vers que je veux, comme Adrien, adresser à mon âme prête à s'envoler. »

Une bougie brûlait sur un meuble près de la fenêtre.

« Mon ami, dit-il à son valet de chambre, éteins cette lumière : on la verrait du rempart, on la prendrait pour un cierge, et l'on croirait que je suis mort.

« Je vous le disais bien, ajouta-t-il en s'adressant à nous, les arrêts de la Faculté ne sont pas sans appel. Décidément les oisifs du Graben n'auront pas encore, pour cette fois, à s'occuper de la nouvelle de ma mort. Mais pour peloter en attendant partie, voilà qu'ils débitent que l'impératrice de Russie est enceinte. »

Il continua de nous parler sur le même ton, s'ar-

rêtant aux projets de voyages qu'il méditait pour le printemps, et aux ouvrages qu'il voulait terminer. Hélas ! nous étions bien loin de partager cette confiance : les ravages de la maladie n'étaient que trop visibles : nul espoir n'était désormais permis. Malfati en partant avait dit : « Le danger est grand. »

Vers le milieu de la nuit, les craintes du docteur se réalisèrent. A ce mieux de quelques heures succéda presque subitement un accablement profond. Tout à coup le malade sembla se ranimer ; il se leva sur son séant et prit l'attitude d'un homme qui veut combattre ; ses yeux ouverts brillaient d'un éclat inaccoutumé, et, dans des mouvements d'une inexprimable agitation, il se mit à crier : . . . . Fermez la porte . . . . . . Va-t'en . . . . . . La voilà qui entre ! mettez-la dehors, la camarde... . . . . la hideuse ! . . . . . Puis il sembla lutter de toutes ses forces contre elle et repousser ses étreintes, proférant des mots sans suite, nous appelant tous à son aide. Glacés d'effroi et de douleur, nous ne lui répondions que par des sanglots. Ce dernier effort l'épuisa entièrement : il retomba sur son lit sans connaissance. Une heure après, il avait rendu son âme à Dieu. C'était le 13 décembre 1814.

Sa fille, la princesse de Clari, s'approcha de lui et lui ferma les yeux. Son visage n'avait plus cette expression de terreur et de colère qui le contractait

un instant auparavant lors de sa lutte contre la mort (1). Ses traits avaient repris leur calme et leur sérénité, et cette jeunesse même que lui avaient conservée si longtemps son esprit et son âme : sa bouche semblait sourire, et cet homme qui devait être extraordinaire en tout, même après sa mort, paraissait peut-être plus beau maintenant qu'il ne l'avait jamais été à aucune époque de sa vie. Sa noble physionomie eût servi de modèle au pinceau de Lesueur pour peindre ses têtes sublimes des élus du ciel. A défaut de l'auréole de la béatitude, le prince de Ligne avait celle du génie et de la bonté. Son immortalité commençait.

Au pied du lit était un ancien militaire qui éclatait en sanglots. C'était le major Docteur que déjà plusieurs fois j'avais rencontré chez le prince. Il professait pour cet illustre vieillard une sorte de culte qui approchait du fanatisme. On disait que des liens du sang très-intimes l'unissaient au maréchal ; mais, soit que les pleurs qui sillonnaient cette noble figure cicatrisée fussent dus à un sentiment de re-

(1) Ces terribles hallucinations au moment du trépas ne sont pas sans exemple. Il paraît certain que parfois, à ce suprême moment, des images fantastiques se présentent à nos regards. On lit dans les mémoires de Lucien Bonaparte que, quand son père mourut Montpellier, dans le délire qui précéda ses derniers instants, on le vit lutter avec force contre la mort : il la voyait, il la repoussait et appelait à son aide son fils Napoléon, pour qu'il vînt le défendre avec sa grande épée.

connaissance, d'admiration ou de devoir, ils disaient assez l'étendue de sa perte et l'amertume de sa douleur.

La princesse coupa quelques boucles des beaux cheveux blancs de son père et nous les distribua. Nous les reçûmes en les baignant de larmes. Chacun comme moi aura sans doute conservé cette précieuse relique d'un homme si justement admiré.

Le prince de Ligne était sur le point d'accomplir sa quatre-vingtième année. En lui s'éteignit un des astres les plus brillants qui aient éclairé son siècle.

La stature de cet homme célèbre était grande et forte, sa taille droite, sa démarche ferme, sa figure majestueuse, ses manières pleines d'aisance et de grâce. De longs cheveux blancs, lauriers de la vieillesse, et légèrement poudrés, tombaient en boucles sur ses épaules. Un sourire doux, une expression de bonté, avec un mélange de malice et de finesse, animaient sa physionomie. Sa bouche était grande, mais constamment bienveillante : sur son large front respiraient la sérénité et la franchise : son regard était vif et prompt, ses yeux semblaient lancer le feu.

Sa parole, toujours attachante, brillait à la fois par la variété, la profondeur, l'originalité, l'inattendu de la pensée. Chez lui le désordre de la conversation n'était que l'exubérance de la nature la plus riche et la plus mobile.

Doué d'une bonté indulgente et infatigable, il était quelquefois distrait : mais tel fut le charme de son intimité, que ses brusqueries même le faisaient aimer davantage.

Vétéran de l'élégance européenne, il avait conservé à quatre-vingts ans presque toute la vigueur de l'âge mûr, jointe à la vivacité gracieuse de la jeunesse. Il en avait aussi tous les goûts, sans que cela parût ridicule en rien. Plein de bienveillance pour les jeunes gens, qu'il se piquait même de traiter de camarades, il en était recherché et adoré.

Sa philosophie était vraie et sans ostentation. Lors de la révolution de Belgique, il supporta avec courage la perte d'une grande opulence. Prodigue comme tous les hommes d'imagination, il avait laissé des débris de sa fortune dans toutes les capitales de l'Europe; et malgré sa prodigalité, il y avait semé encore plus d'esprit que d'argent.

La pensée de sa fin ne lui était peut-être jamais venue : la multiplicité de ses connaissances, le caprice de ses goûts, son amour pour la société dont il était l'ornement, tout entretenait chez lui une fraîcheur d'imagination, une vivacité d'affection, une jeunesse enfin dont la source était dans son esprit et dans son cœur. A tous titres il justifiait ce mot de Maupertuis :

« Le corps est un fruit vert, le moment de sa mort est celui de sa maturité. »

Le prince de Ligne était feld-maréchal, propriétaire d'un régiment d'infanterie, capitaine des trabans et de la garde du palais impérial, décoré de la plupart des ordres de l'Europe, et chevalier de la Toison d'or. Il aimait à rappeler avec un légitime orgueil qu'un de ses aïeux, Jean de Ligne, maréchal du Hainaut, avait été élu chevalier en même temps que Philippe, père de Charles-Quint.

Le deuil pour cet illustre mort ne fut pas officiellement ordonné. Cependant, ce deuil fut général; car il était dans le cœur. Depuis longues années les Viennois avaient l'habitude de regarder le prince de Ligne comme un objet de respect et d'admiration, sentiments qu'exaltait encore le culte qui lui portaient les étrangers. Sans doute aussi se rappelaiént-ils à quel point l'aimait leur empereur Joseph, quelle fraternité de gloire l'avait uni à leurs guerriers célèbres, dans quelle intimité il avait vécu avec toutes les illustrations du dernier siècle. C'était les perdre une seconde fois que de se séparer de l'homme qui en parlait si admirablement et les rappelait si bien.

Comment ne pas pleurer un tel homme? Doué d'un sens exquis, il put pendant soixante ans servir d'exemple à ses contemporains, charmer les esprits par la grâce de ses saillies, les enchanter par la magie de ses souvenirs. Politique, art militaire, littérature, il possédait tout : il discourait sur tout avec ce ton facile, ce style que Mme de Staël appelait *négligem-*

ment parlé. Revêtu des plus éminentes dignités, il en reçut moins d'éclat qu'il n'en versait sur elles : recherché par tous les personnages illustres, par tous les amis de la gloire, de la vertu et des sciences, objet du juste orgueil de sa famille et de sa patrie, il était toujours resté simple et bon. Quand la mort frappe un coup si terrible, s'il est une consolation pour ceux qui survivent, elle est dans la douleur vraie, dans les regrets universels qui l'accueillent. Oui, ce fut un adoucissement au chagrin de ses amis, que de voir à l'annonce de sa mort toutes les joies du moment suspendues : comme un flambeau qui avait mêlé son dernier éclat à l'éclat de toutes ces scènes, en s'éteignant, il semblait ne laisser autour de lui que l'obscurité et le deuil.

Je m'arrête : mes paroles pourraient paraître suspectes ; car je rendais au prince de Ligne en enthousiasme ce qu'il m'accordait en amitié. Désormais il appartient à l'histoire : c'est à elle de le juger. Elle dira, elle a dit tout ce que j'en pense.

Les funérailles du prince de Ligne eurent lieu avec tous les honneurs dus à son rang, et un éclat inconnu jusqu'alors au convoi d'un particulier. A midi, le cortége funèbre quitta sa maison : il se composait de huit mille hommes d'infanterie, de plusieurs escadrons de toutes armes et de quatre batteries d'artillerie : sa compagnie des trabans entourait le char ; les officiers portaient les insignes

du deuil. Un homme d'armes à cheval, revêtu d'une armure noire, une écharpe de crêpe en bandoulière, suivait en tenant une épée nue baissée vers la terre. Venait ensuite un cheval de bataille caparaçonné d'un voile noir semé d'étoiles d'argent. Derrière le cheval, à côté de sa famille éplorée, se pressait une foule nombreuse de maréchaux, d'amiraux, de généraux de presque toutes les nations de l'Europe: le prince Eugène, les généraux Tettenborn, Philippe de Hesse-Hombourg, Walmoden, Ouwaroff, de Witt, Ypsilanti, le prince de Lorraine, le duc de Richelieu et toutes les personnes considérables qui se trouvaient alors à Vienne. Quelques-uns de ses guerriers, venus pour rendre les derniers devoirs à celui qui avait été leur modèle, étaient à cheval l'épée nue à la main.

Le cortége traversa une partie de la ville pour se rendre à l'église paroissiale des Écossais. Après le service, on se dirigea vers le Kalemberg où le prince avait déclaré vouloir être inhumé.

Fugitif comme toutes les grandeurs de la terre, ce convoi d'un feld-maréchal passa devant les souverains. Le roi de Prusse et l'empereur de Russie s'étaient placés, pour le voir, sur cette partie des remparts qui avait été rasée par les Français. Sur leur visage était peinte la tristesse, témoignage sincère de leurs regrets. Sans doute, Alexandre se rappelait dans quelle intimité l'illustre défunt

avait jadis vécu avec son aïeule la grande Catherine.

Le cortége arriva enfin à la petite église du Kalemberg : là, des larmes, des gémissements partis du cœur remplirent cette maison si longtemps heureuse par sa présence. C'était ce même *refuge* du Léopoldsberg où, peu de jours avant, j'avais passé tête à tête avec lui des heures si pleines et si rapides. Lorsque nous accompagnâmes le corps dans le caveau préparé pour lui, le soleil sembla jaloux d'éclairer le dernier asile de cet homme célèbre : un rayon perça les nuages et vint saluer le cercueil que la terre allait renfermer. Les cloches de la chapelle tintaient tristement, comme pour annoncer au monde que tout était fini.

Les prières des morts récitées, sa famille, ses amis, ses serviteurs vinrent adresser un dernier adieu à celui qu'ils avaient tant aimé. Dans toutes les bouches était son éloge, et des larmes dans tous les yeux. Bénie soit la mémoire de l'homme qu'une véritable douleur accompagne dans la tombe : c'est la plus belle oraison funèbre.

Le cœur brisé, je repris avec Griffiths le chemin de Vienne, au travers de la campagne, m'éloignant de la foule pour me livrer plus librement à ma douleur. Le ciel était couvert de nuages, les arbres dépouillés de verdure; aucun souffle n'agitait l'air : tout semblait immobile. Le seul bruit qui se fît entendre était le froissement des feuilles sèches et

de l'herbe glacée qui se brisaient sous nos pas.

« Comme tout est calme, me dit Griffiths! vois comme la nature se résigne : le cœur ne doit-il pas apprendre à se résigner aussi?

— Ah! mon cher Jules, lui dis-je en me jetant dans ses bras, quand on perd un tel ami, on le pleure longtemps et on le regrette toujours. »

XXI

Grand émoi dans les salons de Vienne. — Les loteries. — Le petit cordonnier et la montre d'or. — L'altesse et le postillon. — Fête chez M. de Metternich. — Petite pièce : *les Étrangers à Vienne.*

Depuis quelques jours les conversations de Vienne ont pris une physionomie plus animée. Aux récits des fêtes, aux expressions du regret universel causé par la mort du prince de Ligne, a succédé partout la discussion la plus vive. Du Graben elle a fait irruption dans les salons : elle occupe tous les esprits, elle absorbe tous les moments.

Le voile épais qui dérobe aux regards les délibérations du congrès, a-t-il été soulevé enfin ? La haute mission de cet aréopage européen est-elle

accomplie? L'équilibre général va-t-il sortir du chaos? Les destinées de l'Europe sont-elles réglées? A-t-on vu apparaître quelqu'une de ces grandes décisions que le monde attend?

Le sort de la France est-il fixé? Secouant les étroites passions du moment, l'auguste tribunal a-t-il laissé à un pays, plutôt accablé que vaincu, ses limites naturelles, conquises depuis un quart de siècle?

Le congrès a-t-il songé à ces conversations de Tilsitt et d'Erfurth, dans lesquelles Alexandre de Russie et Bonaparte découpaient la carte de l'Europe au gré de leur ambition?

Les rêves de Napoléon sont évanouis; mais une double rivalité n'en va pas moins partager le monde. L'Angleterre sur les mers, la Russie sur terre, le menacent d'un envahissement général.

A-t-on proclamé l'indépendance des mers?

La Pologne va-t-elle sortir de ses ruines?

L'excellent roi de Saxe a-t-il gagné sa cause?

Venise, cette puissance jadis reine par le commerce, perdra-t-elle à jamais son indépendance? Ou bien va-t-elle sortir enfin de ce repos léthargique, et convier de nouveau l'Europe à ses fêtes?

La patrie des Doria sera-t-elle sacrifiée à des convenances politiques, et donnée comme appoint à quelque voisin plus heureux?

La Grèce régénérée va-t-elle secouer le joug de

l'islamisme? Le rêve d'Ypsilanti est-il accompli par la seule force de la raison?

La légitimité des dynasties mise en avant par M. de Talleyrand a-t-elle porté ses fruits? Le trône de Naples est-il rendu au roi Ferdinand?

Les descendants de Vasa ont-ils ressaisi le sceptre de Gustave-Adolphe et de Charles XII?

Non :

De soins moins importants la ville est agitée.

Ce qui cause un émoi aussi général, c'est un procès, dont la solution est impatiemment attendue. Et qu'on ne croie pas que ce procès roule sur un de ces drames mystérieux d'adultère ou d'empoisonnement qui ont le privilége de passionner la curiosité : il s'agit simplement de savoir quel sera le sort d'un lot gagné à l'une des loteries de Vienne.

Sans doute l'heureux numéro a amené quelque magnifique domaine, quelque château avec ses vastes dépendances annoncés tous les jours dans les gazettes, et dont pour un florin on peut devenir le légitime propriétaire, tels que la terre de Liezemberg, celle du prince de Colloredo en Styrie, estimée plus d'un million, la seigneurie de Schwartzenau, qui vaut neuf cent mille florins, ou bien encore le théâtre de la Wieden, appartenant au comte Ferdinand de Palfi? On conçoit alors l'importance du débat.

Non encore : le lot dont la dispute excite à ce point l'intérêt général, se compose d'une simple

montre en or, avec chaîne et breloques du même métal. Et voici quelle circonstance a donné naissance à cette grave discussion.

Au milieu du Graben s'élève une tente richement ornée et pavoisée, sous laquelle, avec l'autorisation de la police viennoise, est établie une loteric dans le genre de celles dont se décore la place de Saint-Marc à Venise, au temps du carnaval, et où l'on tire la *tombola*. Dans ce temple de la fortune en plein vent sont étalées avec profusion toutes ces ravissantes futilités des divers pays, appâts qui sollicitent l'argent de passer de la poche du joueur dans celle de l'industriel. On y voit des bijoux, des meubles, des tableaux, enfin le plus curieux assemblage qui fut jamais de bric-à-brac du moyen âge et des temps modernes : pour compléter l'assortiment, à la porte de la tente stationne une voiture armoriée, attelée de quatre chevaux, cocher fouet en main, postillon toque en tête, laquais aux portières. Un florin, si le sort vous favorise, peut vous rendre possesseur d'un de ces lots magnifiques. Comment une tête tant soit peu aventureuse résisterait-elle à la tentation ?

Or, un pauvre boulanger, retiré du commerce, logé dans une des rues étroites et sombres qui avoisinent la cathédrale, avait placé son fils Frantz en apprentissage chez un cordonnier son voisin. Celui ci, ayant besoin d'une sorte de fil employé dans

son état, envoie Frantz en acheter, et à cet effet lui remet un florin. Frantz, pour se rendre au faubourg de la Wieden où se débite le fil en question, traverse la place du Graben, hâtant le pas, désireux de rentrer promptement à son travail : car, bien que n'ayant pas encore treize ans, Frantz est un bon et diligent apprenti.

A la hauteur de la tente il aperçoit une foule nombreuse ; il s'approche. Il admire la superbe voiture, les objets d'art, les bijoux et les pierreries exposés aux regards. Un crieur, à la voix de Stentor, lui apprend que le prix du billet n'est que d'un florin. C'est précisément la somme qu'il a dans sa poche. Mais ce florin n'est pas à lui : aussi repousse-t-il bien loin d'idée d'en disposer ! Cependant il ne peut détacher ses yeux de toutes ces richesses. Il veut s'éloigner : il pense à ce fil que son maître attend. Mais un démon tentateur le retient, et lui souffle à l'oreille toutes ces raisons palliatives qui vous entraînent à une faute. Enfin il cède : il s'avance d'un air délibéré, tenant ses mains dans ses poches à la façon de ceux qui n'ont rien autre chose à y mettre. Puis, s'étourdissant sur l'action qu'il commet, il en tire le florin destiné à un tout autre usage : d'une main il le présente résolûment au ministre de la fortune, et plonge l'autre dans le sac béant, assez grand pour engloutir tout son individu. Il l'agite vingt fois, prend, laisse, reprend ces papiers roulés

qui vont décider de son sort, et amène un numéro qui remet à l'arbitre suprême. Celui-ci, déroulant le billet, proclame, d'une voix qui est entendue par-delà les remparts, le gain d'une montre d'or avec chaîne et cachet de la valeur de cinq cents florins. Aussitôt il la détache et la remet au chanceux apprenti.

Oubliant et son maître et son fil, l'enfant n'a rien de plus pressé que de rentrer au logis paternel. Le bruit de la faveur grande dont la fortune l'a gratifié, se répand en quelques instants dans tout le quartier de la Karner Strass. Le joyau, passé de main en main, est admiré, envié et évalué selon la disposition des curieux.

Cependant le maître cordonnier, qui attendait toujours son fil, n'avait pas été le dernier à apprendre les détails de cette chance heureuse, et à connaître la source dont elle avait miraculeusement découlé. Retroussant donc son tablier de cuir, il court chez l'ancien boulanger, et réclame la montre comme gagnée avec le florin sa propriété, florin confié par lui à son apprenti avec une destination toute différente.

Grande contestation; les voisins se posent en arbitres : autant de juges, autant de sentences différentes. Les plus modérés proposent des transactions ; mais on ne veut rien entendre. C'est un congrès de carrefour, où les passions se déchaînent,

moins les formes, comme au congrès européen.

Des mots on allait en venir aux coups, *dernier argument du peuple,* de même que le canon est la dernière raison des rois, quand le cordonnier, pour en finir, se met comme un brûlé à crier au voleur. La police arrive : le pauvre Frantz, accusé d'infidélité, est remis entre ses mains et conduit en prison.

Le procès s'instruit : et, soit la singularité du fait, soit le besoin d'émotions nouvelles, dans les salons, comme dans les échoppes, on discute sans s'entendre. A qui doit appartenir la montre ? Est-ce au maître cordonnier dont le florin a servi à la gagner ? Est-ce au jeune apprenti dont la main a retiré du sac le fortuné billet ? La question divise les esprits. Le congrès, ses délibérations, les affaires de l'Europe, tout est oublié pour ce petit cordonnier. Chacun plaide la cause, et se prononce pour ou contre, selon le point de vue sous lequel il envisage l'affaire. Les dames elles-mêmes se sont faites jurisconsultes, et commentent les codes, le droit romain et le droit canonique : c'est un conflit d'opinions, c'est une énigme.

Plus on discute, plus le maître cordonnier s'entête dans ses prétentions. A l'instar du Shylock de Shakspeare, il ne se contenterait pas d'une livre de la chair du jeune apprenti en échange de son florin. C'est la montre d'or avec ses appendages qu'il lui faut : il n'en céderait pas une breloque. L'ex-boulanger riposte par des raisons non moins péremp-

toires. Quel est l'Alexandre qui va trancher ce nœud gordien ? Non, depuis que le congrès est réuni, jamais le partage de la Pologne, de la Saxe, de la Lombardie, de la France même, ne remua plus vivement les passions.

Enfin l'affaire est jugée. La sentence, rendue par les Salomons viennois, porte que, sur le lieu même du délit, en présence et pour l'instruction des gamins de Vienne, l'enfant recevra de la main du légal réparateur des torts vingt-cinq coups de verge, mais que la montre lui restera, et que son père restituera le florin dérobé. Tout est au mieux: la justice est satisfaite. L'enfant l'est aussi de pouvoir remettre dans son gousset la montre et ses brillants accessoires ; le père d'avoir fait triompher son fils ; le maître aussi, car un pareil procès l'a mis à la mode dans son quartier. Enfin les hôtes illustres de Vienne auront, dans cette sentence si impatiemment attendue, appris que les battus ne payent pas toujours l'amende.

Il s'agit d'exécuter ce terrible arrêt : le jour est pris ; une foule considérable couvre le Graben. Arrivé sur le lieu du méfait, le petit délinquant abat son haut-de-chausse sur ses talons : puis le tourmenteur juré, exécuteur des hautes œuvres, lui applique les vingt-cinq coups de verge scrupuleusement comptés, dont il supporte la torture avec le même héroïsme que les jeunes Spartiates conviés jadis à pareille fête dans le temple de Diane. Cela fait, il

remet en ordre son *inexpressible*, replace dans son gousset la montre d'or que lui rend la même main qui tout à l'heure tenait le fouet vengeur ; puis tranquillement il reprend le chemin de son logis, hué pour la forme par les gamins ses amis qui n'eussent pas mieux demandé que de suspendre à pareil prix dans le gousset de leur ceinture la belle montre, la chaîne et les breloques.

Dans les salons on critique cet arrêt. « *On ne peut contenter tout le monde et son père.* » Cependant il faut l'accepter, car il est sans appel. Quelques jours s'écoulent : cette grande affaire qui occupa toutes les têtes est bientôt ensevelie dans un oubli profond.

Mais à Vienne les nouvelles ne manquent jamais. Le bruyant procès a fait place au récit d'une aventure qu'on se conte bien bas à l'oreille. De chuchotements en chuchotements, ce qui n'était qu'un timide murmure est devenu un bruit qui s'accrédite et se répand. On en parle et pourtant chacun semble dire : *Devine si tu peux, et nomme si tu l'oses.*

Un très-grand personnage qui, en héritant des traits de son père, en a aussi hérité une violence qui lui fut bien fatale, a eu, dit-on, une très-vive discussion avec un homme d'État aussi éminent par son talent que par sa position. Dans son emportement, il s'est oublié jusqu'au point de le menacer d'un geste dont le sang peut seul laver l'affront. Le rang de l'agresseur ne laissait qu'à lui seul le moyen

d'offrir une réparation convenable. Il ne l'a pas fait. Son frère et maître lui a promptement enjoint de quitter l'Autriche et d'aller à V*** attendre ses ordres. Le grand personnage, qui, comme chacun le sait, possède au plus haut point *la volupté de l'obéissance*, n'a pas failli dans ce cas à son instinct de soumission. Ses préparatifs de départ furent bientôt terminés : et peu de jours après la scène, il sortait de Vienne dans une calèche découverte, accompagné seulement de son mentor et menin le général K...a.

Le lendemain, à la pointe du jour, il atteignait les frontières de la Bohême. On venait de relayer : le nouveau postillon, Bohème au teint noir, à l'œil vif et fier, assis sur le siége de la calèche, menait rondement trois vigoureux chevaux qui ne demandaient pas mieux que d'atteindre promptement la poste prochaine.

Tout à coup les voilà qui modèrent leur allure. Du fond de la calèche le personnage à la main leste dit d'une voix impatiente : « Plus vite, postillon, plus vite (gessvind, schwager, gessvind). » Le Bohème ne tient compte de la recommandation, n'en aspire pas plus vivement sa pipe, n'en presse pas davantage le petit trot de ses chevaux.

« Plus vite donc, misérable, plus vite, » lui dit le personnage roulant des yeux furieux et ne faisant plus entendre que ce grognement rauque et caverneux qui compose sa voix de colère.

Mais l'allure des chevaux se ralentit encore ; bientôt ils ne vont plus marcher qu'au pas. Le personnage, hors de lui, se lève, tout en cherchant à rassembler le vocabulaire des jurons allemands, que sa bouche laisse échapper en sons inintelligibles : d'un coup violent il fait sauter au loin le chapeau du postillon et le saisissant aux cheveux il se met à le frapper du poing sur la tête, comme un forgeron sur son enclume.

« Entends-tu maintenant, infernal drôle, entends-tu ? lui dit-il en dégageant sa main gauche de la crinière touffue du Bohème.

— Parfaitement, monsieur, lui répond cet homme, en se retournant vers lui avec l'impassibilité d'un mugick corrigé par son maître : parfaitement. Mais sans doute le harnachement est mal en ordre. Je vais y remédier et vous verrez ensuite comme nous marcherons. »

Cela dit, il descend de son siége et se met en grande hâte à inspecter l'attelage. Réenveloppé dans sa pelisse, le personnage s'enfonce dans sa calèche, et semble attendre plus paisiblement l'effet de la correction qu'il s'applaudit d'avoir donnée. L'effet fut prompt. Une fois à terre et l'attelage inspecté, le postillon tire un petit couteau fraîchement émoulu sans doute pour la cause, coupe les traits des chevaux, en détache deux qu'il lance au galop sur le chemin de leur écurie, saute lestement sur le troi-

sième, et vient résolûment se placer en face du personnage. Ébahi, comme on peut le penser, de voir sa voiture veuve de ses chevaux, l'irascible don Juan reste d'abord muet en présence de ce nouveau commandeur. Mais ce n'est pas tout : maintenant le drame va se passer en action.

Sans donner aux voyageurs le temps de revenir de leur surprise, notre Bohème s'arme de son fouet. On sait avec quelle adresse s'en servent les postillons allemands : elle est telle qu'ils atteignent sans jamais la manquer une mouche placée sur l'oreille d'un cheval attelé en arbalète. Aussitôt l'enragé schwager fait pleuvoir une grêle de coups de ce maudit fouet sur la figure et sur toutes les parties découvertes du délinquant. Ce dernier fait-il mine de se lever, de vouloir sortir de sa voiture? les coups l'y rejettent à l'instant; veut-il dégager ses mains, ses bras du manteau qui les préserve? aussitôt ses mains, ses bras lacérés et mis en sang sont obligés de battre en retraite. Enfin, aveuglée par une rage impuissante et par les coups qui l'accablent, l'altesse fustigée hurle comme l'ours acculé par les chiens et ne voit finir son supplice qu'au moment où le bras du rustre est fatigué de son évolution corrective. Ce n'est pas tout : joignant la morale obligée à toute action dramatique, le Bohème avant de s'éloigner, laisse tranquillement tomber ces mots :

« Voilà ce que votre postillon (1) vous donne pour vous apprendre à avoir la main moins leste. »

Puis, tandis que l'altesse et son compagnon de voyage, débarrassés enfin de leurs pelisses et manteaux, descendent de la calèche pour le poursuivre l'épée à la main, le traître fait franchir à son cheval le fossé de la grande route, parvient à une petite éminence, s'arrête, se retourne, et, prenant le cor que tous les postillons allemands portent en sautoir, il sonne une fanfare de victoire. Triomphant alors de cette dernière insulte, il met son cheval au galop, traverse la plaine, et disparaît en un clin d'œil dans l'épaisseur de la forêt voisine, dont sans doute il pratiquait depuis longtemps les sentiers les moins connus.

Force fut à l'altesse battue de gagner à pied la poste voisine, et de demander à l'eau et au sel de cicatriser ses écorchures. Dans sa fureur, elle a porté plainte, et a fait connaître elle-même tous les détails de l'aventure. L'autorité s'est mise sur vingt routes à la poursuite du fuyard ; mais il est à croire qu'il en est encore une vingt et unième par laquelle il s'est évadé.

Était-ce une représaille du postillon battu ? Était-ce une vengeance de l'homme d'État? Voilà le mot de l'énigme : on ne l'a pas encore trouvé, on ne le

(1) Schwager en allemand veut dire postillon et beau-frère, et la phrase impliquait l'idée d'une correction fraternelle.

trouvera probablement jamais. Le postillon est déjà sans doute à l'abri de tout danger. Cependant, la malignité publique penche pour la seconde explication, et sait bon gré à l'homme d'État de n'avoir pas laissé un pareil outrage impuni.

Comme je passais sur le Graben, au milieu de promeneurs et de nouvellistes occupés à broder sur cette piquante anecdote, je me mêlai à l'un de ces groupes. On parlait aussi d'une fête que venait de donner M. de Metternich.

« Les préparatifs, disait l'un, étaient, comme d'ordinaire, pleins de richesse et de bon goût. Eh bien ! jamais réunion ne fut plus froide. On attendait les souverains ; tous avaient promis de l'honorer de leur présence : aucun d'eux n'a paru. On se perd en conjectures.

— Eh quoi, répondait un autre, ces frères si unis sont déjà des Caïns ? Ils avaient juré, dit-on, de faire mentir le proverbe qui abrége la concorde des rois.

— Oui, l'horizon se rembrunit, pour emprunter le langage de nos gazettes. On parle de nouveaux dissentiments dans le sein du congrès ; on parle aussi de rassemblements de troupes en Pologne sous les ordres du grand-duc Constantin. Mais il n'est donné à personne de percer le secret qui enveloppe les nouvelles politiques. Tout est dans le mystère, même les circonstances les plus insignifiantes, les

visites que se font les souverains et les échanges de décorations qui viennent fort à propos amuser leurs loisirs ou les distraire de leurs débats. »

Nous convînmes, quelques amis et moi, de nous rendre le soir au théâtre de Léopoldstadt pour y voir une petite pièce intitulée : *les Étrangers à Vienne*, qui avait le privilége d'attirer la foule. A sept heures nous nous étions procuré avec beaucoup de peine des billets, et nous pénétrions dans la salle : elle était comble. La pièce méritait réellement son succès. A part le talent de l'acteur Schultz, qui s'y surpassait, on applaudissait des traits piquants et plusieurs allusions ingénieuses. Toutes les nations de l'Europe y figuraient tour à tour, réunies à Vienne par la concorde et le plaisir.

« La paix s'est réfugiée sur le théâtre, me dit Koslowski, bannie qu'elle est des réunions du congrès. N'est-il pas plaisant de voir les nations de l'Europe se donner la main sur la scène de Léopoldstadt, et danser un ballet général, tandis que leurs graves représentants, à quelques pas d'ici, sont tout près d'en venir aux mains. »

Quelques jours après, des larmes bien sincères étaient données à la mémoire du prince de Ligne. On célébra un grand service à la paroisse de la cour pour le maréchal, comme chevalier de la Toison d'or. Ses amis, sa famille, ses admirateurs y assistaient. A voir cette foule nombreuse et contristée,

on reconnaissait que cet homme célèbre n'était pas descendu tout entier dans la tombe.

Parmi les assistants se remarquait le comte Roger de Damas, ce véritable type des paladins anciens, dont la vie avait été aussi brillante que celle de ses modèles. Partisan dévoué du prince de Ligne, qui le qualifiait de brave d'une si jolie ardeur, il était arrivé à Vienne peu de jours après sa mort, et venait tardivement répandre, lui aussi, des larmes sur la cendre d'un ami.

XXII

Les suites d'un bal masqué. — Surprise à lord S***. — Les trois bohémiennes. — Soirée d'amis. — Les deux fous, ou les émotions de l'amour.

Au dernier bal de la redoute, notre charmante la voisine comtesse Z...a m'avait enrôlé dans un complot dont le but m'était resté caché. Une lettre me rappela ma promesse. Avant midi j'étais chez elle : le prince Cariati m'y avait précédé, impatient comme moi de connaître la personne à intriguer, et la part de complicité qui nous était réservée dans l'intrigue.

Après le déjeuner, la comtesse nous introduisit dans un de ses salons. Les marbres précieux de l'Italie artistement sculptés, les meubles les plus riches et les plus élégants, mariés aux étoffes les

plus éclatantes et aux fleurs rares de tous les climats, faisaient de sa demeure le temple d'Aspasie. Sa conversation ingénieuse et piquante complétait l'illusion. Elle nous fit asseoir près d'elle sur un divan, et au milieu de ce printemps perpétuel elle commença en ces termes ;

« Il n'entre pas trop dans les idées d'une femme de punir, ni même de tourmenter à l'excès l'homme qui l'a trouvée aimable, quoique sous le masque. Celui que je veux intriguer me l'a dit de cent façons spirituelles : il est jeune, bien fait. Il me prouve la constance de son goût par une fidélité de quatre semaines : il s'occupe de moi seule dans cette succession de bals où tant d'autres objets pourraient le distraire de ses assiduités. Ne soyez donc pas surpris si je vous fais les complices moins d'une mystification que d'une surprise. Je veux qu'elle soit d'aussi bon goût que possible. Je mets donc à contribution votre esprit, votre gaieté, mais plus encore votre affection pour moi : maintenant j'arrive au fait.

« Depuis quatre redoutes consécutives, lord S*** n'a pas cessé de s'attacher à mes pas, dans l'espoir de connaître une femme qui mettait quelque persévérance à le tourmenter. De mon côté, ma tâche en l'intriguant n'était pas difficile. Il m'a suffi de rapprocher quelques époques de sa vie publique, de quelques singularités de son existence à Vienne : bientôt il a pu croire que cette même magicienne, qui le

taquinait maintenant, l'avait suivi dans la guerre de la Péninsule, au camp des souverains alliés, et jusque dans le mystère de ses bonnes fortunes en Angleterre, épisode dont il n'était pas trop fâché de savoir le secret trahi par suite de nos entretiens. Profitant de diverses informations que lui-même me donnait sur sa vie, au moyen de quelques variantes je les lui rendais huit jours après comme de moi. Sa curiosité est donc excitée au plus haut point. Et maintenant que ce petit roman est arrivé à son deuxième chapitre, apprenez comment je veux en composer le dénoûment.

« Un cœur qui ne s'appartient plus ne peut plus se donner, et n'a pas même un grand mérite à se défendre : voilà ce que je répétais sans cesse aux attaques de milord. Mais, messieurs, vous vous persuadez si facilement qu'on ne résiste que pour la forme, et pour sauver l'honneur du pavillon, qu'il faut vous prouver qu'on vous résiste aussi de fait. Je ne sacrifierai donc pas au caprice d'un moment le bonheur d'une affection qui fait partie de ma vie. Je veux que l'Excellence diplomatique me connaisse telle que je suis. Mais auparavant, j'entends lui donner une innocente leçon qui lui prouve combien sont fugitives et sans raison toutes ces impressions sympathiques du bal masqué.

« Comme il semble cependant que tous les projets ici doivent se colorer d'un reflet extraordinaire

et mystérieux, et que Sa Seigneurie est tant soit peu romanesque, je lui ai proposé de se rendre ce soir à huit heures au bout de la grande allée du Prater. Je lui ai annoncé qu'une voiture viendrait l'y prendre, qu'il devait se laisser bander les yeux, et que dans cet état son guide le conduirait vers moi.

« Un caractère tel que le sien n'a pas hésité, vous le pensez bien, à accepter la proposition. Et par cela même qu'il n'est pas très-prudent, pour le représentant d'une cour aussi influente que la sienne, de se risquer dans une aventure dont les conséquences pourraient être tout autres que celles dont il se flatte, je veux qu'après sa petite leçon notre réception soit digne de la confiance qu'il m'accorde. J'ai invité la plupart de mes amis : nous serons tous masqués. Isabey et Moreau dirigent les détails de cette fête vénitienne : le succès en est assuré. Après le souper il y aura bal et concert. Tout concourra, je l'espère, à lui faire garder de cette soirée un long et doux souvenir.

— C'est à dire, comtesse, répliqua Cariati, que vous ne voulez pas que milord en réchappe : Si par de semblables calmants vous espérez refroidir sa tête et son cœur, l'épreuve est nouvelle, j'en conviens : elle suffirait à mon sens pour les bouleverser chez tout autre.

— Vous ne connaissez pas encore tout mon projet, » répondit la comtesse.

Elle sonna :

« Priez Mlle Juliette de descendre un moment, dit-elle au domestique qui se présenta.

« C'est une charmante complice que je désire m'adjoindre, nous dit-elle ensuite. Vous connaissez tous deux, messieurs, ma fille adoptive. Son esprit ne nous sera pas sans quelque utilité dans la leçon que je projette. »

Juliette paraît : et pendant que la comtesse l'aide à endosser un déguisement complet de bohémienne, je vais essayer de tracer son portrait.

Juliette à seize ans ne pourrait être peinte que par Raphaël ou l'Albane. Le premier se chargerait de la pudeur, sorte d'émanation divine ; le second de la grâce, avec laquelle il a tracé ses Amours. Son esprit est fin, juste et enchanteur : rien de plus séduisant que son parler. Elle est belle, même quand elle ne fait ou ne dit rien ; pour peu qu'elle parle, qu'elle danse, chante ou s'accompagne, elle paraît plus belle encore. L'expression de son charmant visage annonce la candeur de son âme. En un mot, née d'une mère italienne, d'un père anglais, élevée en France, elle a terminé son éducation en Allemagne, et semble avoir conservé l'empreinte de tout ce qui est parfait dans ces divers pays (1).

(1) Cette charmante personne a épousé M. le chevalier Ten....ski et n'a pas cessé de faire l'ornement de la haute société de Vienne.

« J'attends encore ma troisième complice, nous dit la comtesse.

— Et qui donc?

— Madame D*** : comment, ne comprenez-vous donc pas le but de la leçon que je veux donner à milord ? »

Madame D*** entra. Par un rare privilége, cette dame, après dix lustres accomplis, en perdant les agréments de son visage, avait conservé la grâce de la tournure et la souplesse de la taille. Un habit de bohémienne était également disposé pour elle. Sans demander de plus amples informations, nous avions à l'instant saisi l'intention de la maligne comtesse. Nous la laissâmes avec ses deux complices : le reste du jour lui était nécessaire pour la répétition des rôles.

A sept heures nous étions au Jaëger-Zeill : nous trouvâmes la comtesse et ses complices sous les armes. Toutes les trois portaient un costume de bohémienne exactement pareil, et qu'elles s'étaient efforcées de rendre aussi riche que gracieux. Masquées, il était presque impossible d'assigner à chacune d'elles et son nom et son âge : la parfaite ressemblance de leur taille dissimulait entièrement ces trois transitions de la beauté d'une femme à son aurore, à son apogée, à son déclin. Plusieurs amis de la comtesse étaient très-activement occupés à seconder MM. Isabey et Moreau dans les préparatifs

de la fête. Les invitations avaient été faites pour huit heures précises : chacun y fut exact, et arriva revêtu d'un costume de caractère.

A sept heures et demie, M. Moreau, caché sous un ample domino, monte dans la voiture de la comtesse et se rend au Prater près de Lust-Haus, où Sa Seigueurie devait attendre son mystérieux conducteur. La curiosité, l'amour-propre, ou tout autre sentiment, avait engagé milord à l'exactitude, et, ainsi qu'il l'avait promis, il était seul. Observant un silence absolu, M. Moreau lui couvre les yeux d'un bandeau, le fait montrer dans l'équipage, et, toujours muet, le promène pendant une lieue au galop de deux excellents chevaux guidés par un cocher viennois : on sait que ces cochers sont considérés comme les plus habiles de l'Europe. Enfin, à huit heures et demie nous entendons la voiture rouler dans les cours de l'hôtel, dont les portes se referment aussitôt.

On arrive au perron : là, M. Moreau enlève le mouchoir noué sur les yeux de milord. Dès lors, commence une succession de surprises, telle qu'on pourrait défier celui qui en fut l'objet, de n'en avoir pas conservé un double sentiment de gratitude et d'émotion. La maison de madame Z...a offrait dans ses minutieux détails tout ce que le luxe et le goût peuvent réunir de plus exquis. Les bronzes précieux, les objets d'art, les cabinets lambrissés en porphyre

et en lapis-lazuli, éclairés par mille bougies, avaient un air de féerie. Cependant on avait cherché à en augmenter la magie par tout ce que la nature offre de plus rare. Ainsi, des plantes empruntées aux flores de tous les pays ornaient les vestibules, les escaliers et les salons : des orangers chargés de fleurs et de fruits, mariés à des ceps de vigne couverts de grappes de raisin, formaient un berceau qui du vestibule aboutissait au salon.

Toujours conduit par son guide inconnu, milord, après avoir traversé plusieurs pièces désertes et silencieuses, arrive enfin dans un de ces bosquets embaumés. Une lampe d'albâtre y répand un demi-jour mystérieux. Sous un berceau, il aperçoit la magicienne qu'il a suivie à la redoute. Il avance, il veut, dans son transport, se précipiter aux genoux de la divinité qui va enfin se manifester à ses yeux. Mais, par derrière, une douce main se pose sur son épaule et l'arrête : il se retourne et reconnaît une seconde enchanteresse, en tout semblable à la première. Il veut parler et exprimer sa surprise ; un bras charmant se glisse sous le sien, et l'oblige de se retourner de l'autre côté : une troisième bohémienne se présente à ses regards étonnés. C'est bien, chez toutes les trois, la même taille fine et élégante, la même démarche souple et légère, le même pied, la même main qu'il a plusieurs fois admirés. Mais bientôt son étonnement est au comble : chacune

prenant simultanément la parole, lui rappelle tous les détails de ses entretiens, tous les serments qu'il a cru pourtant n'avoir adressés qu'à une seule. Chose étrange! trois bouches différentes lui parlent, et cependant il n'entend qu'une voix, tant les trois organes féminins sous le masque se ressemblent par la fraîcheur, par la vivacité de leurs accents. Dans son trouble, il ne sait à laquelle de ces fantastiques apparitions adresser son hommage, il lui est impossible de renconnaître celle qui fut, depuis un mois, l'objet de sa poursuite constante.

Enfin une des magiciennes frappe dans ses mains : à ce signal une douce harmonie se fait entendre; les trois masques tombent : milord a devant les yeux trois femmes, ou plutôt les trois âges de la vie d'une femme.

« Noble A madis, lui dit aussitôt la comtesse, pardonnez une innocente superchérie : vous voyez trois dames entre lesquelles votre choix et votre souvenir n'ont pu se fixer. Cependant une seule à la redoute a reçu vos confidences et vos serments. Convenez-en : l'amour qui naît au bal masqué est un amour qui s'égare. L'imagination l'enfante, l'illusion le nourrit, le cœur y est étranger. »

A ces mots, elle le prend par la main, et l'introduit dans les salons où sa société était rassemblée pour le recevoir. Par un raffinement de courtoisie, des airs anglais, exécutés par un orchestre choisi,

l'accueillent à son entrée, et c'est ainsi qu'il est conduit à la place qui lui est destinée. A peine assis, Mlle Lombard vint lui réciter des vers composés pour la circonstance. Puis on exécuta des danses de caractère qui lui rappelaient les pays qu'il avait parcourus. D'enchantements en enchantements, faisant succéder les danses aux concerts, on arriva au moment du souper. Là, l'incognito des autres personnes devait durer encore; car on avait résolu de souper masqué. Cependant, milord demanda de si bonne grâce qu'on se fît enfin connaître, qu'à un nouveau signal tous les masques tombèrent : parmi les personnes qui remplissaient les salons, la plupart étaient connues de lui. On l'entoura, on l'entraîna dans la salle du souper.

Le repas était magnifique, digne de la plaisanterie de bon goût qui l'avait précédé ; une gaieté franche l'anima. Enfin, lorsque après minuit milord prit congé de la belle magicienne, il ne voulut pas sans doute demeurer en reste de prévenance, et engagea collectivement toute la société à venir le lendemain dîner chez lui.

Ainsi se termina cette joyeuse soirée. Presque inaperçue au milieu de si brillantes solennités, elle n'en fut pas moins une des plus charmantes fêtes dont aucun des assistants au congrès ait pu se flatter d'avoir été l'objet.

Le dîner que lord S*** nous donna le lendemain

fut assurément un assez bel échantillon de la magnificence ou de la vanité britanniques. On vit par ses représailles qu'il attachait quelque importance à ne pas se laisser vaincre en somptuosité.

Ce banquet, auquel assistaient, outre les personnes de notre société, les princes Razumowski et Koslowski, le duc d'Argyle, lord Cathcart, le prince de Stahremberg, et quelques autres notabilités, fut servi avec une profusion inouïe. Les places réservées aux dames étaient indiquées par des bouquets des fleurs les plus rares : une éblouissante argenterie s'élevait en amphithéâtre sur les buffets. L'ensemble enfin faisait apercevoir le désir de rendre en somptuosité ce qui, la veille, avait été offert en bon goût.

Tout alla bien tant qu'il ne fut question que de faire les honneurs de la table. Mais lorsque, au second service, l'appétit satisfait permit aux discussions de prendre la place de l'éloge des mets, milord, pour ne pas perdre cette suprématie que les Anglais aiment à s'arroger partout, se mit à parler sans retenue de la prééminence de son pays, et ne ménagea pas les épigrammes aux Allemands. La tranquille politesse viennoise ne prit aucun soin de rétorquer ses arguments. Il pensa alors que la France serait plus vulnérable et dirigea vers elle son attaque.

« Le caractère anglais, dit-il, est véritablement celui qui convient à un homme. Rarement un Anglais

sent le besoin de communiquer ses idées : il dédaigne de faire parade de son esprit, et de se servir de la parole pour faire la conquête d'un salon. Il ne met aucun prix aux hommages de la société : il les regarde comme des élans inutiles et factices. De là cet accueil froid qu'on fait en Angleterre à toutes les belles phrases des étrangers. Ce qu'on appelle amabilité partout ailleurs y est une mauvaise recommandation. »

L'attaque était directe : mais le gant qu'il venait de nous jeter ne pouvait manquer d'être relevé. Milord transgressait les lois des plus simples convenances en s'en prenant au pays de plusieurs de ses convives. C'eût été faiblesse que de laisser passer ce manque d'urbanité. L'un de nous qui, naguère encore à une cour un peu plus arbitraire, s'était permis quelquefois des réflexions assez vives à d'injustes censures, s'apprêtait à répondre. Improvisant ainsi la défense de la France, il parvint bientôt à mettre le bon droit de son côté.

« Nous avons pour habitude, milord, de prouver nos arguments par des faits, ce qui est toujours plus concluant que des phrases. Nous ne prenons pas l'emphase pour du génie, ni des diatribes pour de la raison. Pour réhabiliter le caractère français, je ne dirai que peu de mots. Voyez toute l'Europe adopter nos manières, nos idées, notre littérature, nos beaux-arts, notre langue enfin. Qui nous a mérité cette

précieuse distinction ? Notre caractère seul, léger, si on veut, mais dont le trait particulier est la sociabilité. Oui, c'est cette qualité, éminente chez nous, qui donne à la société son charme, à l'esprit son éclat, à la vie sa grâce et son intimité.

— J'en conviens, la France a de tout temps pourvu l'Europe de coiffeurs, de danseurs et de cuisiniers. L'Angleterre ne lui contestera pas ce privilége. C'est uniquement là qu'est votre prétendue supériorité dans les beaux-arts.

— Dans les beaux-arts, milord ? s'écria Isabey. Oubliez-vous que vous parlez de la patrie de Lesueur, du Poussin, de Girardon, de David et de Girodet ? Opposerez-vous quelques scènes triviales d'Hogarth aux plus hautes inspirations du génie ? Votre gravure au burin a-t-elle pu, dans les sujets nobles, atteindre la perfection de la nôtre ? En inventant la manière noire, la manière molle, sans fermeté ni vigueur, vos dessinateurs ont parlé à l'économie : ce mérite a séduit sans convaincre. La Grande-Bretagne, à part quelques peintres de genre, n'a jamais eu, n'aura jamais d'école.

— Après tout, qui oserait, ajouta milord, nier la suprématie anglaise en manufactures, en commerce, en agriculture, en chevaux, en équipages, en lois, en littérature, en mœurs ?

— Oui, reprit M. Rouen, à l'Angleterre la palme du commerce. Mais croit-elle avoir surpassé

sa voisine dans les arts d'industrie qui sont guidés par le goût ? Pense-t-elle avoir surpassé notre tapisserie des Gobelins, fait oublier avec la faïence de Wedgwood notre porcelaine de Sèvres ? Vos toiles baroques ont-elles surpassé nos charmants dessins ? Coulez-vous des glaces avec notre perfection ? Vos étoffes de soie rivalisent-elles de richesse avec les nôtres ? Votre horlogerie vaut-elle celle de Breguet ? Le chaos inextricable de vos lois, le maintien des coutumes féodales les plus bizarres, peuvent-ils entrer en parallèle avec la simplicité et l'unité de notre législation ? Le mot de liberté est sans cesse dans votre bouche, et il n'est pas de pays plus esclave : une partie de votre population est encore sous le joug de la plus injuste exclusion et d'une sorte d'ilotisme politique. En littérature, le génie inculte de Shakspeare détrônera-t-il, aux yeux de la postérité, et Corneille et Racine ? Qu'opposerez-vous à Molière, premier comique de tous les temps et de tous les pays ? Quant à vos mœurs, permettez-moi de douter que leur froid et sombre égoïsme fasse jamais la conquête morale de l'Europe. Votre estime presque exclusive pour l'opulence, cette ardeur sans mesure pour toutes les jouissances, et cet ennui presque incurable de tous les plaisirs, voilà ce qui rendra toujours la nation anglaise une famille presque étrangère au milieu des grandes familles européennes.

— La capitale d'un pays, répliqua milord, est

comme la physionomie d'un individu ; et, sans s'arrêter aux détails, pourrait-on comparer les cloaques de Paris avec Londres, la reine des cités ? C'est là que le regard rencontre partout le reflet de la richesse et l'image de la puissance d'un grand peuple.

— J'ai habité longtemps ces deux villes, dit le comte de Mejan, je pourrais établir le parallèle ; mais je ne sais en vérité à laquelle donner la préférence. Si j'avoue avoir trouvé en Angleterre ce magnifique ensemble qui atteste l'opulence, il faut convenir aussi que les amis des arts, des lettres, des plaisirs s'empressent, dès qu'ils le peuvent, de fuir ce ciel brumeux pour venir sur les bords de la Seine, si riants, admirer la majesté de nos monuments, l'élégance de nos édifices, l'esprit attique de nos cercles, ces feux, ce goût qui donnent à tout la grâce et la vie. A Paris enfin on jouit avec ivresse du bonheur : à Londres, on rêve avec mélancolie. »

Une conversation montée sur ce ton ne pouvait guère donner au dîner de Sa Seigneurie une teinte de plaisir, de confiance et d'intimité. Peut-être bien notre amphitryon eût mérité qu'on terminât tous ces parallèles en faisant contraster la tenue diplomatique des ambassadeurs étrangers avec la sienne. Depuis quatre mois, elle n'avait pas laissé que de présenter quelques singularités dont la gravité allemande s'était étonnée et choquée. Mais, en coopérant à la fête par laquelle Mme Z...a avait souhaité compléter une

plaisanterie de bal masqué, nous avions voulu que notre affection se groupât autour d'elle. C'eût été détruire son ouvrage et le nôtre que de nous formaliser de critiques inconsidérées, qui ailleurs eussent pu passer pour entêtement national, mais qui, dans son hôtel, n'annonçaient guère ce qu'on devait attendre du représentant d'un prince, le plus poli, le plus élégant de l'Europe.

En sortant de table, nous passâmes au salon : il y eut un concert, puis on essaya de danser ; mais toute la soirée devait se ressentir du froid qu'avait répandu cette discussion. On se retira de bonne heure. Plusieurs d'entre nous accompagnèrent la comtesse jusqu'à son hôtel, et bientôt nous fûmes réunis dans son boudoir autour d'une table à thé.

Une conversation intime s'établit dans ce petit cercle d'amis. On ajouta d'abord, tout en savourant le breuvage chinois, un assez long alinéa au chapitre des bizarreries fréquentes qui signalaient chaque jour à Vienne le séjour d'un homme dont le mérite personnel et les antécédents suffisaient pour le faire remarquer autrement que par une guerre de mauvais ton. On passa ensuite à la comparaison de la réunion si froide que nous venions de quitter, avec la fête si joyeuse, si animée de la veille. Tout naturellement, on arriva à ce qui en avait été le premier mobile, à l'amour, sujet inépuisable de controverses et de gracieux commentaires. Les dames, comme

c'est l'usage, revendiquaient exclusivement pour leur sexe les passions vraies et profondes auxquelles, disaient-elles, le cœur des hommes est fermé. Elles citaient et Lavallière et Nina, l'une religieuse, l'autre folle par amour.

« Soyez persuadées, mesdames, leur dis-je, que les blessures de l'amour sont aussi cruelles pour notre sexe que pour le vôtre. La chronique de tous les pays en fournit une multitude de preuves. »

Elles souriaient d'un air d'incrédulité : « Si vous permettez, dit M. Lucchesini, je vous en citerai deux exemples frappants. Lors d'une visite que j'ai faite il y a quelque temps à la maison des fous de Florence, j'y ai trouvé les deux plus affligeants témoignages de l'effet inouï que peuvent produire chez les hommes les émotions de l'amour, heureuses ou pénibles. Ces deux histoires, que m'a contées le directeur de l'établissement lui-même, vous convaincront que cette douce et funeste passion frappe indistinctement ses victimes.

« Il y a maintenant dans la maison de santé dépendant de cet hôpital, et qui lui est contiguë, sous la direction du docteur Santini, dont vous connaissez la réputation médicale, deux jeunes gens à qui l'amour a fait perdre la raison pour des motifs bien différents. L'un d'eux, nommé Vittorio Baldini, est le fils de l'avocat distingué de ce nom à Sienne. Son père le destinait à suivre sa profession, et voulut

lui-même diriger ses études. Au sortir du collége, il le prit dans sa maison pour l'initier au dédale des lois. Le jeune Vittorio y fit en peu de temps des progrès aussi rapides que surprenants. Retiré pendant des journées entières dans sa chambre, il n'était distrait de ses études sérieuses que par la perfection qu'il cherchait à acquérir sur la flûte. Sa famille était au comble de la joie par l'espérance qu'un si grand zèle le mettrait un jour en état de soutenir dignement la réputation d'éloquence et de savoir que son père s'était acquise dans toute la Toscane. Cependant l'étude des lois de Justinien, des Pandectes et du code romain n'était pas la seule cause de cette retraite obstinée. Dans la maison qui faisait face à celle du jurisconsulte logeait une jeune ouvrière nommée Camilla, aussi renommée dans la ville par sa beauté que par sa conduite exemplaire, et qui, orpheline dès le berceau, vivait de son travail sous la protection d'un oncle. Se voyant, à chaque instant du jour, l'objet de doux regards, elle se laissa entraîner au charme d'un premier amour. Des saluts bienveillants devinrent bientôt l'interprète des pensées de ces jeunes gens ; au défaut de lettres, qu'il n'aurait pas été facile d'échanger sans se compromettre, on eut recours au langage des fleurs, aussi familier maintenant et aussi intelligible, mesdames, aux laborieuses *grisettes* de la belle Toscane qu'aux indolentes duchesses.

« Des rendez-vous se donnèrent au moyen de ces signaux innocents. Se connaissant mieux, on s'aima davantage. Aucun article du code ne défend de rendre légitime un amour passionné. Notre légiste promit donc foi de mariage, et obtint en retour toutes ces faveurs innocentes qui ne font pas cependant commencer l'amour avec le premier soupir, et finir avec le premier baiser.

« Il est un âge où l'on se persuade aisément ce que l'on désire. Vittorio, certain du cœur de son amie, ne doutant pas d'obtenir le consentement de sa famille, se rend un matin chez son père pour le lui demander. Les Baldini qui comptaient des podestats parmi leurs ancêtres, furent irrités au dernier point, à l'idée d'une telle mésalliance. Jugeant, au ton dont la demande était faite, que le mal avait jeté de profondes racines, ils résolurent d'en prévenir les suites. Le jeune amoureux dut partir pour Palerme, où il avait un oncle dans les ordres, chez lequel il fut consigné pour deux ans.

Force lui fut d'obéir à cet ordre dans la même journée; mais dès lors, abandonnant toute idée d'étude, sa seule consolation fut de songer sans cesse à celle qui possédait son cœur, et, dans la solitude, cette innocente complice des grandes passions, de répéter sur la flûte les airs que jadis il lui avait fait entendre. Enfin, les deux ans expirèrent; mais cet exil n'avait affaibli en rien le sentiment profond qu'i

éprouvait pour Camilla. A son retour à Sienne, il retrouva l'affection de sa famille, mais non plus celle qui la lui avait fait perdre. Tout ce qu'il put apprendre de Camilla, c'est que, peu après son départ pour la Sicile, elle avait quitté la ville avec son oncle, et que l'on ignorait entièrement ce que l'un et l'autre étaient devenus. A cette nouvelle, la mélancolie du jeune Vittorio devint un mal réel; bientôt sa santé s'altéra, sans que les soins empressés de sa mère et de sa sœur pussent rien sur son cœur profondément blessé.

Cependant, Baldini le père, appelé à Florence pour y plaider une cause importante, s'y fit suivre de son fils. Il espérait que ce petit voyage dissiperait sa tristesse : il voulait en outre le recommander à ses nombreux amis, au moment où il allait lui faire embrasser sa profession. Mais ni les soins que cette résolution demandait, ni l'empressement avec lequel il fut reçu, ni les divers plaisirs qu'offre une capitale, ne purent balancer chez Vittorio le regret d'avoir perdu celle qu'il aimait tant, et dont il se croyait tant aimé. Tout semblait décoloré pour lui : il fuyait le monde, ne recherchait que la solitude, où il pouvait nourrir son chagrin en se retraçant le passé.

« Un soir qu'il promenait sur l'Arno ses douloureux souvenirs, il se sent arrêté par son manteau ; une voix a prononcé le nom de Vittorio. A cette voix, à

ce nom, il se retourne : c'était Camilla ! . . . . Mais hélas ! mesdames, tout l'intérêt du roman s'évanouit pour faire place à une vérité qui vient brusquer le dénoûment. C'était Camilla : oui Camilla, belle encore, mais dégradée, avilie, trafiquant de ses charmes, et n'ayant pas honte d'avouer sa turpitude au modèle de la constance et de l'honneur. L'effet de cette horrible confidence est instantané : un mortel désespoir altéra aussitôt la raison de ce jeune infortuné. Sans cesse dans son délire il est prêt à s'arracher la vie. Enfin, son père a été contraint de le confier aux soins du docteur Santini.

« Quant à Camilla, rendue à elle-même par les remords, elle s'est attachée aux pas de son amant, et cherche à réparer, autant qu'il est en elle, le mal dont elle est cause. Se dévouant sans réserve à l'homme dont elle fut l'unique amour, elle ne le quitte pas un instant. Elle essaye par ses soins de seconder l'habile médecin. Mais son premier châtiment est d'entendre incessamment Vittorio ou la nommer des noms les plus doux, ou la maudire avec fureur toujours sans la reconnaître, quoiqu'il ne veuille recevoir d'autres services que les siens.

« Santini espère que le temps et un traitement suivi guériront ce pauvre insensé, qui de l'amour n'a connu que les poignantes épines, et qui vous prouve que le cœur des hommes n'est point, comme vous le disiez tout à l'heure, fermé aux grandes passions.

— Ah ! quelle conclusion pour un roman ! s'écrièrent à la fois toutes les dames : passez vite à l'autre sujet. Sans doute il va servir de compensation.

— La nature, reprit le narrateur, jette au hasard ses couleurs. C'est ainsi qu'elle produit les plus heureux effets par le contraste. Parfois, au milieu d'un champ de roses elle place un chardon qui en fait ressortir l'éclat, et les romans d'amour ne finissent pas toujours, comme les contes de Mme de Beaumont, par l'immanquable mariage de convenance : or, voici l'histoire de l'autre fou.

« Dans le village de Volterra, près de Florence, vivait, il y a cinq ans, Luigi, fils cadet d'un riche laboureur. Ce jeune homme, à peine âgé de vingt ans, était remarquable par son extrême beauté, ses qualités de bon fils, de bon frère et de fermier diligent. Aussi, les jeunes filles désiraient-elles vivement recevoir ses hommages, et les prévoyantes mères ambitionnaient-elles de lui donner le doux nom de fils. Mais Luigi avait déjà disposé de son cœur. Dans une élégante petite maison, près du village et de la ferme, demeurait depuis quelques années une dame qui prenait soin de l'éducation d'une jeune fille atteignant à peine sa seizième année. Entièrement isolées, on ne voyait jamais ces dames se mêler aux habitants du village ni prendre part à leurs jeux ; mais elles ne manquaient pas,

chaque dimanche, d'assister aux offices divins dans l'église de la paroisse. L'amour, qui s'inquiète peu des lieux où il recrute ses sujets, avait choisi ce séjour sanctifié pour attacher à jamais Luigi à la belle Térésina. A des regards passionnés succédèrent les douces étreintes de mains. Bientôt par cette étincelle électrique, qui d'un cœur passe si vivement à l'autre, ils surent qu'ils s'aimaient et se le dirent. Ce charme d'un amour secret, mais compris, dura pendant deux ans. Dans un de leurs entretiens, Térésina avait confié à son amant que la dame qui prenait soin d'elle n'était pas sa mère, que même elle ne connaissait pas sa famille.

« Et peut-être, ajoutait-elle en soupirant, sera-ce un obstacle à notre union. Eh qu'importe, lui avait répondu Luigi, qui t'a donné et où tu as reçu le jour! nous n'aurons qu'une famille, qu'une mère, ma Térésina, comme nous n'avons maintenant qu'une âme, et comme nous n'aurons bientôt qu'un même nom.

« Les jours s'écoulaient dans de doux entretiens entre le bonheur du moment et les espérances du lendemain qui les réunirait encore. A la suite de si tendres épanchements, un dimanche, Luigi n'avait pas aperçu sa bien-aimée à l'église. Il s'achemine en toute hâte vers la maison qu'elle habite : il arrive au sommet de la montagne : il jette un regard devant lui, et reste surpris de voir tout fermé. Saisi d'un vague pressentiment, il accourt, il frappe. Quel est

son désespoir, lorsque le jardinier lui apprend que depuis trois jours ces dames en étaient parties subitement, ne laissant rien après elles qui pût faire soupçonner le lieu de leur retraite? Luigi attend vainement des nouvelles de son amie. Plusieurs semaines s'écoulent : la douleur qu'il ressent est telle que rien ne peut l'en distraire. Malgré les larmes de sa famille et les efforts de sa raison, il quitte pour jamais ce village où chaque objet lui retrace l'image de Térésina. Il se rend à Livourne, s'embarque pour Constanti nople, fait le pèlerinage de la terre sainte. Enfin, après trois années de périls et d'aventures, traînant partout une douleur qui le tuait sans pouvoir le faire mourir, il revient en Toscane. Arrivé à Florence, honteux du dénûment dans lequel il se trouve, il ne veut pas s'offrir ainsi à ses parents, et s'engage comme soldat dans un des régiments espagnols qui servaient alors en Italie. Sous les drapeaux, il porta cette mélancolie maladive dont rien ne pouvait le distraire, et que lui rendait plus pénible l'état que, par désespoir, il avait embrassé.

« Il faut revenir ici, mesdames, à l'histoire de Térésina. Fille naturelle d'un magnat de Bohême, des raisons de famille avaient obligé son père à l'éloigner de lui et à la faire élever secrètement en Italie. Ces motifs ayant cessé entièrement peu de temps avant la mort du prince K***, il avait rappelé près de lui

sa fille, pour la reconnaître et lui léguer la plus grande partie de ses immenses propriétés.

« Trop éloignée de la Toscane pour pouvoir y faire sûrement parvenir de ses nouvelles, le premier soin de Térésina, à l'expiration de l'année de son deuil, avait été de se rendre à Volterra pour y retrouver son amant et lui tenir la parole, qu'ils s'étaient mille fois donnée, d'être à jamais l'un à l'autre. Ce fut donc avec la plus vive douleur qu'elle y apprit le désespoir de Luigi, son départ, et l'ignorance absolue où l'on était sur son sort. Cependant, chaque printemps la ramenait à Volterra. Simple comme aux jours de sa chaumière, elle logeait dans la famille de son ami, et ne la quittait jamais sans répandre parmi elle des bienfaits qui l'y faisaient respecter et chérir. Invitée par la grande-duchesse à la cour de Florence, elle y fut accueillie avec toute la distinction que réclamaient son rang et son extrême beauté. Mille offres de mariage lui furent faites par les seigneurs les plus accomplis de la cour; mais ni la naissance, ni la fortune ne purent toucher son cœur : il était tout entier à ses premières amours.

« Térésina se rendait un matin au palais. En entrant dans la cour, sa voiture est arrêtée par quelque obstacle : un soldat en faction à l'une des grilles s'approche pour rétablir l'ordre ; Térésina l'aperçoit, c'était Luigi. Quel moment pour une amante, qui avait perdu tout espoir de revoir son bien-aimé !

Conservant cependant assez d'empire sur elle-même pour ne pas trahir sa joie par un éclat indiscret, elle retourne en toute hâte chez elle. Soudain, un homme de confiance est chargé de se rendre aux casernes et de prendre les informations nécessaires sur le soldat Luigi. Tout ce qu'on lui en rapporte ne peut qu'ajouter une haute estime à l'amour qu'elle lui a voué : ni la licence des camps, ni l'oisiveté n'ont porté atteinte à ses mœurs : exact à ses devoirs, on ne lui reproche qu'une taciturnité habituelle dont il n'a jamais confié la cause à personne.

« La jeune princesse fait acheter secrètement le congé de Luigi. Dans le même temps ; elle ordonne que l'on dresse un contrat de mariage, où elle partage avec lui toute sa fortune. Lorsque ces actes sont en règle, elle envoie prévenir la famille de Luigi de se rendre chez elle à Florence. Dès qu'elle est arrivée, elle charge son intendant de prier le jeune soldat de se rendre à son palais. Celui-ci, bien éloigné de prévoir le bonheur inattendu que le sort lui réserve, suit insoucieusement son guide. Au travers d'appartements somptueux, il est introduit dans celui où l'attendaient réunis tous les objets de son affection. Ne pouvant contenir sa joie, la princesse, dès qu'elle l'aperçoit, se jette dans ses bras en s'écriant :

« Luigi, c'est moi ! c'est ta bien-aimée qui revient pour être à toi.

« En disant ces mots, elle lui présente son congé qui le rend libre, et le contrat qui doit l'engager avec elle dans des liens plus doux. Sa mère, ses sœurs le pressent également dans leurs bras, se groupent autour de lui et le comblent des plus douces caresses. Hélas ! c'en était trop pour un cœur aussi sensible que celui de Luigi. Il avait courageusement supporté de longues infortunes ; il ne peut résister à l'excès de son bonheur. Sa joie s'exprime par des mots inarticulés : un rire effrayant l'agite, des convulsions violentes le saisissent, et depuis lors il n'a pas recouvré la raison.

— Ah ! dit la comtesse Z...a, si seulement il avait pu pleurer ! »

— Miné par la fièvre, plus sombre encore qu'aux jours de son malheur, il se persuade que Térésina est morte, et passe ses journées entières à prier pour elle sur un tombeau qu'il lui a élevé. En épouse dévouée, la princesse l'a fait conduire à Florence, où les soins les plus éclairés lui sont prodigués. Le docteur Santini veut qu'on ne le contrarie en rien, et il espère, de même que pour Vittorio, le guérir avec le temps. En vérité, la raison devrait bien ce miracle à l'amour. »

Pendant ces tristes récits, les dames avaient eu peine à maintenir leur émotion. Quand on se sépara, aucune d'elles n'était plus tentée de soutenir qu'à leur sexe seul le véritable amour fût réservé.

XXIII

Incendie du palais de Razumowski. — Sa grande fortune. — Les élévations et les chutes en Russie. — Le prince Koslowski. — Souvenir du duc d'Orléans. — Un mot de M. de Talleyrand. — Fête chez la comtesse Zichy. — Le prince [illegible] — L'empereur Alexandre et les souhaits pour la paix. — Le jour de l'an. — Grand bal dans la salle des redoutes.

Il semblait que tout fût épuisé à Vienne pour la satisfaction de l'illustre assemblée. Bals, parties de chasse, banquets, carrousels, le plaisir avait emprunté toutes les formes. On touchait à la nouvelle année, et afin de l'inaugurer sous les mêmes auspices d'insouciance et de gaieté, la cour autrichienne avait annoncé pour le mois de janvier seize grandes fêtes ou réunions nouvelles. Tout à coup, par une belle nuit sans lune, le palais du prince Razumowski prend feu. Favorisé par un vent assez vif, l'incendie se pro-

page rapidement, et bientôt présente l'aspect du Vésuve en fureur. On s'émeut au loin : chacun veut être témoin de ce spectacle digne du pinceau d'un artiste. Tous les alentours sont en peu d'instants inondés de curieux.

Au point du jour, j'accourus aussi sur le lieu du sinistre. A la première nouvelle, l'empereur d'Autriche s'y était rendu. Plusieurs bataillons d'infanterie, encouragés par sa présence, maintenaient l'ordre et travaillaient à arrêter les progrès du feu. Mais leurs efforts n'avaient pu le maîtriser encore. Du milieu des toits couverts de neige s'élevaient des tourbillons de flamme et de fumée, qui par intervalle dérobaient aux regards la vue du palais. L'explosion était si violente, que les poutres embrasées semblaient tomber du ciel. Une pluie de flammèches menaçait d'une destruction totale les diverses parties de l'édifice. Les murs fendus laissaient voir de vastes appartements, de superbes galeries remplies de meubles précieux et d'objets d'art, qui devenaient aussitôt la proie des flammes. Les tableaux, les marbres étaient jetés par les fenêtres dans le jardin et dans les cours. Échappés à l'incendie, ils venaient se briser sur le pavé ou s'abîmer dans les flots d'eau et de neige fondue qui inondaient le sol. La belle salle, décorée par un grand nombre de statues dues au ciseau de Canova, n'avait pu être préservée. Elle s'écroula sous la chute des planchers. A ce moment,

un sentiment profond de consternation parut courir dans cette foule immense.

Quelles réflexions faisaient naître le spectacle de ce désastre, la perte des nombreux chefs-d'œuvre que renfermait ce palais, et le souvenir des joies sans nombre dont il avait été le témoin depuis quelques mois ! C'était vraiment une demeure princière. On l'admirait comme une des plus vastes et des plus magnifiques de Vienne. La construction en avait duré vingt ans. Plusieurs fois, depuis l'ouverture du congrès, Alexandre l'avait empruntée à son ambassadeur. C'était dans ces vastes galeries qu'il avait donné quelques-unes de ces fêtes éblouissantes dont l'éclat rivalisait avec celles de la cour autrichienne : c'était là qu'il avait réuni à une table de sept cents couverts toutes les sommités politiques de l'Europe : c'était là que, trois semaines auparavant, il avait célébré dans une fête digne d'elle le jour de naissance de sa sœur, la grande-duchesse d'Oldemburg. Tels étaient, en un mot, les charmes et la splendeur de cette habitation, qu'un moment, disait-on, l'impératrice Élisabeth de Russie avait eu l'intention de la louer pour y passer le printemps.

Depuis longues années, Razumowski mettait sa gloire et son plaisir à l'embellir, à y accumuler tous les trésors des beaux-arts, tous les prodiges du luxe. Les appartements étaient décorés avec autant de goût que de somptuosité. A côté des salles où se

trouvaient réunies les beautés de la statuaire et de la peinture, on admirait une bibliothèque peut-être unique au monde : une foule de livres précieux et de manuscrits les plus rares y étaient rassemblés. Enfin, c'était partout la magnificence asiatique dirigée par le goût européen.

Razumowski avait employé dans les dispendieux embellissements de ce palais une partie considérable de sa fortune : on disait même qu'elle en avait souffert. Cette fortune, qui était immense, lui venait de son père Cyrille Razumowski, le feld-maréchal, frère de ce célèbre Grégoire qui fut le favori et l'époux de l'impératrice Élisabeth. Les jeux du hasard, qui ne sont pas rares dans l'histoire de Russie, avaient été pour Cyrille ce qu'ils furent aussi pour le frère de Catherine Ire. Quand, de chantre de la chapelle impériale, Grégoire Razumowski fut devenu l'amant et le ministre de l'impératrice, il se rappela qu'il avait un frère. Il conçoit le projet de l'appeler à la cour et de lui faire partager sa fortune. Ce frère gardait les troupeaux dans la petite Russie. On expédie des ordres pour qu'il soit amené à Pétersbourg. Prévoyant peu la destinée glorieuse qui lui est réservée, le jeune pâtre ne veut voir dans les émissaires impériaux que des recruteurs chargés de faire de lui un soldat. A ses yeux, la panetière de berger vaut mieux mille fois que la giberne de grenadier : il s'échappe et se réfugie dans les bois. Traqué

comme une bête fauve, il est atteint et repris quelques jours après. Résolu à défendre sa liberté, il résiste, se débat avec fureur. Enfin on est obligé de le garrotter. Couvert de chaînes, il prend la route de Pétersbourg, et c'est ainsi qu'il entre au palais impérial, d'où il devait ressortir peu de temps après, comblé de faveurs et de richesses, feld-maréchal, et revêtu de l'importante charge d'hetman des Cosaques, charge abolie par Pierre le Grand lors de la trahison de Mazeppa. Avec le pouvoir le plus étendu, cette fonction lui donnait le droit de percevoir la dîme de tous les revenus dans les provinces de son gouvernement, source d'une opulence qui devint l'une des plus considérables de l'Europe.

Fin et délié, Cyrille Razumowski sut se maintenir au même degré de faveur sous le règne de Catherine II. Il passa même pour avoir contribué puissamment à l'élévation de cette princesse. Toujours il parut digne de ces faveurs inouïes de la fortune par sa magnificence et la bonté de son cœur. On citait plusieurs traits qui prouvaient en lui autant de noblesse que de générosité. Il avait un intendant qui depuis longtemps dirigeait ses affaires, et avait gagné sur l'esprit de son maître un extrême ascendant. Un pauvre gentilhomme de la petite Russie, voisin des domaines du maréchal, était en contestation avec lui pour une grande portion de territoire. Le bien en litige composait pour le gentilhomme la presque to-

talité de son patrimoine : ce n'était rien pour le maréchal. Cependant l'intendant voulait que celui-ci s'en emparât. Le gentilhomme savait combien le cœur de Razumowski était juste et droit. Au lieu de remettre le sort de sa fortune aux chances d'un procès, toujours incertaines en Russie, et surtout contre un adversaire aussi puissant, il se décide à aller auprès du maréchal lui-même plaider sa cause à Pétersbourg. Instruit de son départ, l'intendant le devance. Il peint à son maître la juste réclamation du gentilhomme comme une prétention sans fondement; il le circonvient, et lui arrache enfin la promesse de ne céder à aucune sollicitation, de repousser toutes les prières. Bientôt après le pauvre gentilhomme arrive et explique sa cause. La justesse, la force de ses raisons touchent le maréchal : son cœur s'émeut à la peinture d'une ruine dont il serait la cause. Aussitôt toutes les promesses arrachées par l'obsession de son intendant sont oubliées. Sans dire un mot, il quitte le gentilhomme et passe dans une pièce voisine. Là, il rédige en quelques lignes un acte d'abandon du territoire contesté au profit de son adversaire. De retour au salon, il le présente au gentilhomme. Celui-ci y jette les yeux : passant tout à coup de la crainte à la joie la plus vive, il se précipite aux genoux de Razumowski, et lui exprime sa reconnaissance d'une voix entrecoupée par l'émotion. A ce moment entre l'intendant : le maréchal

se retourne vers lui, et lui montrant le gentilhomme à genoux :

« Tu vois, lui dit-il en souriant, tu vois où je l'ai amené. »

Scène digne de servir de pendant à celle de Sully et d'Henri IV à Fontainebleau, quand le roi dit au ministre son ami :

« Relevez-vous, Rosny; ces gens-là croiraient que je vous pardonne. »

André Razumowski, son fils, créé prince depuis quelque temps seulement par l'empereur Alexandre, en récompense de ses importants services, avait hérité de plusieurs de ces qualités qui accompagnent si bien une grande opulence. Son goût pour les beaux-arts était vif et éclairé. Véritable type du grand seigneur, personne mieux que lui ne savait déployer toutes les grâces de la politesse diplomatique. Fastueux dans ses goûts, grand dans ses projets, il s'aperçut un jour qu'il pouvait abréger le chemin qui le séparait du Prater, et fit jeter un pont sur un bras du Danube. Ambassadeur près la cour autrichienne, il avait des relations intimes avec M. de Metternich, le grand metteur en œuvre. Plusieurs fois, par sa dextérité, il avait dissipé les nuages amoncelés dans les discussions du congrès.

Cependant on était parvenu à se rendre maître du feu : la partie du palais donnant sur les jardins

n'existait plus. Dans la foule des curieux j'aperçus le prince Koslowski. Depuis la mort du prince de Ligne, il me semblait qu'un instinct d'amitié et de réflexion me rapprochât de cet autre ami. Si auprès du vieux maréchal j'avais admiré ces trésors d'expérience et de raison, cette appréciation fine et délicate de la société, auprès du prince russe je trouvais une hauteur de vues, une indépendance d'expressions sur les hommes et les événements politiques trop rares chez les diplomates. Sa conversation pleine de verve attachait en même temps que sa franchise commandait l'affection.

Je l'abordai.

« Voilà, me dit-il, un chapitre à ajouter à la nomenclature déjà si longue des élévations et des chutes en Russie. Razumowski est fort heureux d'en être quitte cette fois pour une moitié de palais brûlé. Lui aussi, il a connu la faveur et la disgrâce, le pouvoir et l'exil... En vérité, c'est un roman bien philosophique que l'histoire de mon pays ; on y ferait un excellent cours de morale sur le danger des vanités et la fréquence des révolutions. Quels exemples frappants depuis moins d'un siècle ! Menzikoff, de garçon pâtissier devenu prince et général, puis jeté subitement dans l'exil le plus affreux ; Biren, de domestique élevé au rang des souverains, et pendant neuf ans maître de l'empire, chargé de fers un jour par Munich son rival, en présence de ses

propres gardes glacés d'épouvante, expiant son élévation par une disgrâce inouïe, pour remonter une seconde fois sur le trône; Munich puissant un jour, puis relégué vingt ans dans les déserts de la Sibérie; Lestocq, après avoir renversé la régente Anne, couronné Élisabeth, et conseillé son règne, rejeté obscur dans la foule; la princesse Daschkoff, l'âme de cette conspiration qui détrôna Pierre III pour donner le trône à sa femme, et bientôt après repoussée, exilée par celle dont elle se vantait imprudemment d'avoir inspiré les desseins et préparé la grandeur; enfin, sous nos yeux, les conjurés qui ôtèrent à Paul Ier la couronne et la vie, objet de la rigueur du nouveau souverain qui leur doit sa puissance.

« Eh bien! continua-t-il quand nous eûmes quitté le théâtre de l'incendie, en Russie les élévations sont quelquefois aussi bizarres dans leurs causes que les catastrophes sont terribles dans leurs effets : jugez-en. Parent du prince Kourakin, j'avais été placé près du grand chancelier Romanzoff. Un jour ce ministre me dictait une dépêche importante. Je ne sais comment je fis, mais au lieu de la poudrière, dans ma précipitation je pris l'écritoire, et la renversai... sur la dépêche? Non pas; mais sur la belle culotte blanche du grand chancelier. Cette écritoire renversée a décidé de mon avancement. Romanzoff se garda bien de conserver auprès de lui un secrétaire aussi maladroit. Il me donna une place

de conseiller d'État, fonction où je n'avais qu'à diriger, et fort peu à écrire. Sans cette frivole circonstance, je languirais peut-être encore dans les rangs subalternes.

— Votre mérite, cher prince, n'avait pas besoin de pareils auxiliaires : il eût suffi dans tous les rangs pour vous faire connaître et vous élever. »

Peu d'hommes en effet réunissaient comme le prince Koslowski autant de vivacité et d'intelligence dans le travail, jointes à une élocution pleine de feu et d'entraînement. Son instruction était profonde et variée, sa mémoire admirable. L'histoire n'avait point de secrets pour lui : il possédait toutes les transactions diplomatiques, qui, depuis plusieurs siècles, ont réglé le sort de l'Europe. Sa manière de juger les hommes était celle d'un homme d'État philosophe. Il appréciait en ami de l'humanité toutes ces questions politiques que l'intérêt particulier dénature si souvent. Partisan de tous les progrès, il aimait à rappeler qu'à l'exemple d'un personnage illustre, dont il a été question déjà, il avait reçu, lui aussi, de la main d'un postillon autrichien certaine correction également très-méritée. Voyageant fort jeune sur les frontières de Prusse, il s'était emporté jusqu'à frapper son conducteur qui ne pressait pas ses chevaux au gré de son impatience. Celui-ci avait riposté avec son fouet et vigoureusement flagellé l'apprenti diplomate.

« C'est pourtant cet Autrichien, disait le prince en riant dix ans après, qui m'a donné ma première leçon de libéralisme. »

Employé dans la diplomatie, Koslowski franchit rapidement les premiers grades. Ministre plénipotentiaire auprès du roi de Sardaigne, il eut le bonheur de sauver la vie à plusieurs Français naufragés et faits prisonniers. Napoléon envoya aussitôt la décoration de la Légion d'honneur à ce représentant d'un souverain son ennemi. C'était au moment de la guerre de Russie. La récompense honorait également et l'ambassadeur de Russie et l'empereur français. L'un n'avait écouté que le cri de l'humanité, l'autre avait étouffé la voix des préventions politiques.

C'est à Cagliari, vers cette même époque, que le prince Koslowski avait connu le duc d'Orléans, aujourd'hui roi des Français, alors exilé de son pays et loin du trône où il est monté depuis. Une même ardeur de science, un même désir de connaître tout, rapprocha bientôt ces deux intelligences. Tous deux avaient nourri leurs jeunes années de fortes et substantielles études. Dans sa vie si agitée le prince français avait pu les fortifier par les enseignements du malheur. Ils faisaient ensemble de longues promenades sur le bord de la mer et prenaient plaisir à passer en revue les gigantesques événements accomplis sous leurs yeux. Quelquefois ils lisaient

Shakspeare dont la langue et les beautés leur étaient également familières. Cette lecture n'était interrompue que par les cris d'admiration du diplomate russe, par les savantes et délicates remarques de l'exilé français.

Souvent au congrès j'ai entendu Koslowski rappeler les détails de cette intimité qui avait laissé en lui un vif souvenir malgré la différence de l'âge : car dix ans les séparaient.

« L'instruction du duc d'Orléans m'étonne et me confond, disait-il : sur quelque sujet que ce soit, sciences, histoire, économie politique, il me tient tête et me bat. Mais ce que j'admire surtout en lui, c'est sa courageuse résignation dans le malheur, c'est sa profonde connaissance des hommes. Il les voit tels qu'ils sont, et cependant il les juge sans amertume. Proscrit, il a tourné constamment des yeux de regret vers sa patrie, et toujours il a refusé de se joindre à ceux qui voulaient la reconquérir les armes à la main. Ce n'est pas de lui qu'on pourrait dire qu'il n'a rien appris et rien oublié : homme, prince, il est de son siècle. »

La comtesse Zichy donnait un grand bal que les souverains devaient honorer de leur présence. Dans toute la ville on ne s'entretenait que de l'incendie de la nuit, qui privait la capitale de l'Autriche d'un de ses plus beaux ornements. Le dommage, évalué à plusieurs millions, était irréparable sous le rap-

port des arts. Mais l'oubli arrivait bien vite alors ; et le soir chacun répétait un mot de M. de Talleyrand. Quand ce funeste événement lui fut annoncé, il allait se mettre à sa toilette :

« C'est tout ce qu'on pouvait attendre de mieux d'un courtisan, » avait-il répondu.

Et tranquillement il avait livré sa chevelure aux mains de ses valets de chambre.

La réunion de la comtesse Zichy était magnifique, et l'une des plus nombreuses qu'on eût vues depuis longtemps. Tous les souverains s'y étaient rendus. Leur arrivée était impatiemment attendue. On étudiait leurs moindres regards, on scrutait leurs pensées les plus intimes. A les voir ainsi réunis, l'expression de la joie brillait sur toutes les physionomies. Le bruit avait couru depuis quelques jours, et semblait se confirmer que généralement les questions, même les plus irritantes, étaient enfin terminées, que l'accord le plus parfait régnait entre ces maîtres du monde divisés un moment, et que la nouvelle année s'ouvrirait par la proclamation dè quelques grandes décisions et d'une paix générale.

Autour des souverains se groupaient toutes les illustrations de la monarchie autrichienne, M. de Metternich, le feld-maréchal prince de Schwartzemberg, les princes Stahremberg, Lobkowitz, Sinzendorff, Rosemberg, Philippe de Hesse, et tant d'autres qu'il serait trop long de nommer ici.

Dans cette foule animée de mille sentiments divers, on remarquait le jeune prince C*** de***. Fils d'un roi, frère de celui qui devait l'être un jour, le prince C*** n'en était pas moins aussi simple et naturel que spirituel et beau. Une circonstance bien frivole en apparence, et objet de mille commentaires, fixait sur lui tous les regards. Depuis quelques jours, en forme de décoration unique, il portait constamment une marguerite à sa boutonnière. Renouvelée tous les jours, cette fleur villageoise paraissait l'indice d'une recherche assez étrange dans une saison où les champs ensevelis sous la neige n'en fournissaient pas aux amants des hameaux. Sans doute une pensée de cœur, un tendre souvenir, disait-on, se voilaient sous ce modeste emblème. Si on avait à décrire tous les romans qui se multipliaient chaque jour sous nos yeux à cette époque d'ivresse ou plutôt de délire, les expressions manqueraient. Au milieu de ces puissances tourbillonnant dans l'espace d'une ville ceinte de remparts, dans cette vie de luxe et de plaisir, dans cette multitude d'êtres venus de si loin pour se rencontrer sur un même point, toutes les idées, toutes les sensations se résumaient dans un seul et même instinct, le plus fort, le plus impérieux de tous, l'amour. Toutes ces jeunes et belles figures, surmontées du simple casque de chevalier ou de la couronne de prince et de duc, parlaient un même langage, celui de la

passion aux pieds de la souveraine, aux pieds de la modeste bourgeoise. L'air de Vienne semblait embrasé. Dans chaque réunion on respirait un parfum qui allumait les sens. Cette ville, en un mot, offrait le mélange unique peut-être des plaisirs intellectuels et artistiques de l'Italie et de l'existence matérielle de l'Allemagne.

On chercha, on connut bientôt le secret qui se cachait sous l'emblème de la marguerite. On apprit que cette fleur des champs rappelait au prince un nom chéri, celui de la comtesse ***. Un jour il visitait avec cette dame, objet de ses pensées, les serres impériales. L'amour est supertitieux ; et de tout temps ce fut pour les amants une douce habitude de consulter l'avenir sur la durée et l'étude d'un sentiment qui fait leur bonheur. La comtesse cueille une marguerite, l'interroge suivant l'usage, et la dernière feuille amène le mot si désiré *passionnément*. Le mot est salué par un mutuel sourire : des regards sont échangés, de ces regards qui disent : Vous êtes compris. Le prince cueille une autre fleur et l'attache à sa boutonnière. Mais ce n'est pas tout : l'oracle avait été cru ; le ciel avait reçu des serments, et le jardinier de Schœnbrunn cent florins pour le bien heureux pot de marguerites. Une fleur placée chaque matin près de son cœur venait rappeler à l'amant un serment qui d'ordinaire se tient mieux aux champs qu'à la cour.

Cependant, au son d'un nombreux orchestre, la polonaise avait commencé ses gracieuses évolutions. L'empereur Alexandre, selon son habitude, marchait en tête de la colonne dansante. Sa partenaire était la comtesse de Parr, aussi distinguée par les grâces de sa personne que par la finesse de son esprit. Minuit sonne : la nouvelle année commence. L'Autriche, on le sait, a conservé précieusement cette vieille coutume de nos pères, de saluer par des vœux et des souhaits de bonheur l'avénement de la première heure de janvier. Au son de l'horloge, la comtesse s'arrête, et se tournant vers l'empereur de Russie :

« Que je suis heureuse, sire, lui dit-elle, d'être la première à offrir à un si grand souverain des souhaits pour la nouvelle année. Permettez-moi aussi d'être auprès de Votre Majesté l'interprète de l'Europe entière pour le maintien de la paix générale et l'union de tous les peuples. »

De pareils vœux, exprimés par une belle bouche, ne pouvaient manquer d'être bien accueillis. Alexandre accepta donc avec une grâce parfaite la requête et l'avocat. Il répondit que tout son espoir, tous ses vœux étaient d'atteindre ce but si désiré. et qu'aucun sacrifice ne lui coûterait pour consolider une paix qui était le premier besoin de l'humanité.

Un cercle immense s'était formé : aux derniers

mots de cette protestation impériale, un petit hourra féminin s'éleva de toutes parts, sorte d'ovation qui ne parut pas déplaire à Alexandre. Car, à quelques-unes des belles qualités de Louis le Grand, il s'appliquait surtout à joindre la noblesse des manières et la galanterie. L'orchestre reprend la mélodie interrompue, et la polonaise s'achève au milieu d'un murmure de joie et d'applaudissements étouffés.

C'est ainsi que commença sous les plus heureux auspices cette année 1815, qui devait pourtant quelques mois après voir la lutte se ranimer plus acharnée que jamais, et se terminer par la catastrophe de Waterloo. Dès le matin une foule considérable, malgré la rigueur du froid, couvrait le Graben et les autres places publiques. Chacun semblait attendre cette annonce d'une paix générale, d'une réconciliation qui devaient, au dire de certains nouvellistes, signaler l'arrivée du nouvel an. On s'interrogeait avec une anxiété mêlée d'une incrédulité croissante à chaque instant. Tout ce qu'on put savoir, c'est que la cour autrichienne, pour éviter à ses hôtes l'ennui des compliments de bonne année et l'embarras de menteuses félicitations, avait supprimé la réception officielle d'usage. Quant aux décisions du congrès, le même secret impénétrable continua de les envelopper, et chacun put à son aise continuer le commentaire quotidien sur les dis-

sensions des puissances et la langueur qu'elles allaient imprimer aux fêtes du mois de janvier.

Un nombre infini de voitures sillonnait la ville en tous sens : parmi ces équipages on remarquait comme éclipsant tous les autres par son luxe et sa tenue, celui de lord Stewart, ambassadeur d'Angleterre. Dès le matin l'impératrice Marie-Louise était venue de Schœnbrunn offrir ses vœux à son auguste père. Étrangère à tout ce qui se passait à Vienne, jamais elle n'assistait à aucune réunion, à aucune fête de cour, ni cérémonie publique. Cependant elle était accueillie partout avec une grande déférence. Pendant les premiers temps de son séjour à Schœnbrunn elle avait conservé les armoiries impériales de France sur les panneaux de sa voiture, les écussons des harnais et les boutons des livrées. Dans une visite qu'elle avait précédemment faite à l'empereur son père, quelques voix s'étaient exprimées assez hautement sur ce qu'on appelait une inconvenance. Marie-Louise avait entendu ces observations : dès ce jour elle avait fait effacer les dernières traces de son passage sur le trône de France, et quand nous aperçûmes sa voiture, nous y reconnûmes son chiffre substitué à celui de Napoléon, et les couleurs de sa nouvelle livrée.

Cependant, malgré les fâcheux pronostics du Graben sur le caractère grave que prenaient les discussions du congrès, le palais impérial dès neuf heures

du soir pouvait à peine contenir la foule immense qui s'y était portée. Les souverains, les notabilités politiques et diplomatiques étaient réunis dans la belle salle dite des Cérémonies : la cour autrichienne y donnait un bal d'apparat. Non loin de là, la grande salle des redoutes était remplie d'une multitude de masques, de dominos. Griffiths et moi nous nous y étions rendus. C'était comme d'ordinaire l'aspect le plus gai, le plus animé : à peine pouvait-on circuler, tant les assistants, curieux ou acteurs, étaient pressés. Comme d'ordinaire aussi un seul sentiment, celui du plaisir, semblait électriser cette joyeuse assemblée. Enfin, après quelques tours nous nous retirâmes, confondus de voir une telle insouciance succéder si rapidement et s'allier à de si importantes préoccupations.

XXIV

Dîner pique-nique de Sidney Smith à l'Augarten. — Sa vie aventureuse, ses missions et ses projets au congrès. — Les souverains au cabaret. — Le roi de Bavière sans argent. — Départ et colère du roi de Wurtemberg. — La reine de Westphalie. — Annonce d'une partie de traîneaux. — Un bal chez lord Castlereagh.

Une des réunions les plus curieuses du congrès de Vienne fut sans contredit le dîner ou pique-nique auquel l'amiral Sidney Smith s'avisa de convier les souverains, les notabilités et les âmes philanthropiques que cette capitale comptait alors dans ses murs. L'idée de rassembler tant de personnages éminents et de faire payer à chacun son écot ne pouvait manquer de leur plaire par sa singularité même, au milieu de ces jouissances incessantes dont ils étaient gratuitement rassasiés. Aussi les convives en grand nombre avaient-ils répondu à son appel.

Sir Sidney Smith n'avait pas été attiré au congrès par un simple motif de curiosité. Son but était aussi bien politique que philanthropique. Et, sans être investi d'aucune mission officielle, il s'était créé autant d'occupations que le représentant de la puissance la plus influente. Ses projets ne démentaient pas sa vie aventureuse, dont les épisodes tenaient autant du roman que de l'histoire.

Marin dès l'enfance, resté sans fonctions après la guerre d'Amérique, il passa au service de la Suède. Par suite de la glorieuse bataille navale de 1791 il fut nommé grand-croix de l'ordre de l'Épée : peu après il alla chercher de l'emploi auprès du gouvernement turc. Rappelé au bout de quelques mois par une proclamation du roi d'Angleterre, il se trouva avec lord Hood au siége de Toulon. Dans le courant de 1796, en station devant le Havre, il s'empara d'un corsaire français qu'un calme plat l'empêcha d'emmener. Un matelot ayant secrètement coupé le câble du navire amariné, la marée montante l'entraîna dans la Seine, où, attaqué par des forces supérieures, il dut se rendre. Conduit à Paris, il fut d'abord renfermé à la prison de l'Abbaye, puis à celle du Temple. C'est de cette dernière que ses amis, au moyen d'un faux ordre du ministre de la police, parvinrent à le faire évader : circonstance bien simple en elle-même, mais qui devait plus tard faire échouer sous les murs de Saint-Jean-d'Acre les

plus gigantesques projets, et peut-être empêcher la révolution de l'Orient. Qu'on cherche ensuite de grandes causes aux événements !

Revenu en Angleterre, Sidney Smith obtint le commandement du *Tigre,* vaisseau de quatre-vingts canons, et fut chargé de surveiller les côtes d'Égypte. Après avoir bombardé Alexandrie, il fit voile pour la Syrie, où sa présence et ses conseils engagèrent le pacha à défendre Saint-Jean-d'Acre. On sait que par son secours et sa résistance opiniâtre il détermina la levée du siége. Ce fut à ce sujet qu'il fut gratifié par le sultan d'une aigrette de grand prix, et par Napoléon de ce compliment non moins flatteur : « *Ce diable de Sidney Smith m'a fait manquer ma fortune.* »

De retour à Londres, il reçut de cette ville le droit de cité, auquel était jointe une magnifique épée. Nommé membre de la chambre des communes, il siégea jusqu'à la rupture de la paix d'Amiens. Pourvu alors d'un nouveau commandement, et nommé contre-amiral en 1805, il se rendit dans la Méditerranée, où il prit Caprée après un siége de quelques heures. Quand Bonaparte eut, en 1807, déclaré que la maison de Bragance avait cessé de régner, il transporta au Brésil le prince régent de Portugal et sa famille. Depuis lors il était demeuré sans emploi.

Mais le repos ne pouvait guère convenir à sa na-

ture : le congrès de Vienne lui parut une magnifique occasion de déployer l'activité de son esprit. On le vit donc arriver un des premiers. Il se présentait comme fondé de pouvoirs de l'ancien roi de Suède, Gustave-Adolphe, qui, sous le titre de duc de Holstein, l'avait chargé d'une réclamation relative au trône qu'il avait perdu. Sa qualité d'ancien officier de la marine suédoise, et de chevalier de l'ordre de l'Épée, avait appelé sur lui cette honorable confiance.

Dès l'ouverture des conférences, sir Sidney Smith s'empressa de soumettre au tribunal suprême de l'Europe la déclaration de son auguste client. Le moment semblait bien choisi : tous les jours à Vienne les mots *justice, réparation, légitimité* étaient religieusement invoqués. En faisant appel à la conscience des souverains, le monarque déchu les pressait avec leurs propres arguments. Dans sa note Gustave-Adolphe rappelait : qu'il n'avait été détrôné que par l'influence de Bonaparte avec lequel il avait refusé toute relation, surtout depuis le meurtre du duc d'Enghien ; que la nation suédoise, en l'excluant du trône, n'avait fait que céder à une nécessité politique et aux menaces des grandes puissances ; qu'au moment où il avait signé son acte d'abdication il était prisonnier, que cependant il avait constamment refusé de renoncer aux droits de son fils ; qu'il espérait que ce prince, parvenu à sa majorité, saurait

se prononcer d'une manière digne de lui, de ses illustres aïeux et de la nation suédoise ; qu'au surplus il ne demandait pas le trône pour lui-même.

Mais en politique les arguments les plus logiques ne sont par ceux qui ont le plus cours. Les jours, les mois s'écoulaient sans qu'il fût le moins du monde question de rendre son sceptre au roi détrôné. Éconduit dans son ambassade par une sorte de résistance inerte, Sidney Smith ne se décourageait pourtant pas.

« Si, contre toute possibilité, disait-il souvent, j'échoue devant ce tribunal auguste, je porterai sans crainte la cause qui m'est confiée devant celui de mon pays. Tant que nous aurons un parlement en Angleterre, il y aura une tribune pour toute l'Europe. J'y demanderai comment un roi légitime se trouve dépouillé de ses droits ; par quel motif le plus constant ennemi de Bonaparte a succombé victime de ses intrigues ; pourquoi l'on abandonne à l'infortune celui qui le premier a attaqué le colosse avec toute l'ardeur d'un chevalier. Ne sait-on pas que Napoléon ne lui a jamais pardonné ses reproches sur le meurtre du duc d'Enghien, non plus que d'avoir à cette époque ordonné à son ambassadeur de quitter Paris, et enfin d'avoir renvoyé au roi de Prusse sa décoration de l'Aigle noir qu'il venait d'offrir aussi à Bonaparte ?

« Si l'on m'objecte que Gustave-Adolphe a signé son

abdication, je répondrai qu'il n'était pas libre alors; qu'un père ne peut attenter aux droits de son fils, un souverain détrôner sa dynastie. Ce prince, descendant du grand Gustave, de Charles XII, ne doit-il pas inspirer ici l'intérêt qui se rattache à de si beaux souvenirs? Lorsque de toutes parts on invoque bien haut les principes de l'équité, osera-t-on, par la plus étrange contradiction, rejeter les plus sacrés : ceux d'une hérédité fondée sur la gloire, consacrée par les siècles? Enfin, si l'histoire doit être désormais le seul juge des actes arbitraires, c'est à elle que Gustave-Adolphe en appellera : la postérité, plus équitable que le congrès des rois, dira de ce prince que si de brillantes singularités ont pu le rendre un objet d'envie ou d'inimitié, c'est qu'il est rare que la méchanceté ne se venge pas d'une brillante destinée par la calomnie. Quant à moi, ajoutait l'amiral, courtisan des grandeurs déchues, je serai constant à mes principes, à mes affections; je défendrai jusqu'au bout tous les droits de la légitimité et du malheur. »

En vain on lui répondait que l'intérêt des peuples, la foi des promesses, le besoin de la paix, ont aussi leurs droits; que l'Europe ne pouvait annuler les actes solennels, et peut-être aussi ces traités secrets qui assuraient à Bernadotte et à sa dynastie la paisible possession du trône de Suède; qu'elle ne récompenserait jamais par une spoliation les éminents

services rendus par lui à la cause commune ; qu'elle ne l'expulserait pas du pavois où l'avait élevé le vœu général des Suédois, pour leur imposer le monarque qu'ils avaient rejeté ; que dans la position douteuse de Gustave-Adolphe, il fallait savoir supporter le malheur avec dignité pour le rendre respectable ; qu'enfin quand on est déchu on ne peut être plaint qu'en évitant d'attirer l'attention. Mais, malgré l'indifférence du congrès et du public, Sidney Smith n'en persistait pas moins dans ses honorables tentatives en faveur d'une cause désormais perdue.

La négociation de son dîner pique-nique avait rencontré moins d'obstacles. A Vienne, il était plus aisé d'organiser une partie de plaisir que d'obtenir la restitution d'un trône dans une assemblée, qui semblait prendre pour devise de dépouiller les faibles au profit des forts. Le but de cette convocation générale était une souscription à la tête de laquelle l'amiral s'était placé. Le produit, avait-on dit dans le principe, était destiné à l'achat d'une immense lampe d'argent pour le saint sépulcre de Jérusalem. Mais on sut bientôt que les sommes que Sidney Smith espérait réunir seraient consacrées au rachat des chrétiens détenus en Barbarie. Déjà il avait proposé au congrès d'organiser une expédition maritime, dans le but d'anéantir les puissances barbaresques, mettre un terme à leurs brigandages, et détruire à jamais ce trafic honteux des esclaves

blancs en Afrique. C'est à lui que devait naturellement appartenir le commandement de cette armée antipirate. Mais on avait autre chose à penser qu'à décréter une croisade ; et ce nouveau Pierre l'Ermite dut se contenter du moyen plus simple de racheter les esclaves avec l'or sollicité du plaisir. Transportant en Autriche les usages d'Albion, un dîner lui avait semblé le lien nécessaire de cette œuvre d'humanité.

Un bon nombre de billets fut donc placé, et le jour fut pris. L'Augarten, ce beau palais, si parfaitement disposé pour une solennité de ce genre, fut désigné comme lieu de réunion. Yann, le traiteur par excellence, se chargea de tous les détails culinaires de ce gala philanthropique. Le prix du billet pour le dîner était fixé à trois ducats de Hollande, celui pour le bal qui devait suivre, à dix florins. Le service avait été annoncé pour cinq heures dans la belle salle où se pressait jadis la cour de Marie-Thérèse et de Joseph II : une table en fer à cheval y était dressée. Cette salle était décorée avec beaucoup de magnificence et de goût, et garnie tout alentour par une profusion d'étendards de toutes les nations. Un orchestre était placé à chaque extrémité.

Les souverains avaient accepté, et, on peut le dire, avec un empressement marqué. Les grands personnages du congrès, ministres, généraux, ambassadeurs, avaient aussi apporté leurs ducats. Parmi les

cent cinquante convives on pouvait compter autant d'altesses que de semi-souverainetés, de guerriers et d'hommes illustres. Des gens à cheval, placés de distance en distance, annonçaient l'arrivée des monarques par des fanfares. Ces entrées éclatantes, qui se pratiquent ainsi sur la scène anglaise, prouvaient que l'amiral n'avait pas oublié le théâtre de Shakspeare.

Yann avait fait de son mieux : or, bien que ce mieux fût à souhait, bien que la Bohême, la Hongrie, les États héréditaires eussent fourni leurs productions les plus recherchées, on eût sans doute dîné mieux encore aux tables de la cour. Mais ici c'était un repas de cabaret, un repas à chacun son écot : cette nouveauté avait paru si bizarre pour les têtes couronnées ou à couronner, que pas une n'y avait manqué. C'était vraiment un étrange et curieux spectacle.

Personne n'a oublié le repas où Voltaire fait dîner Candide à Venise avec sept rois détrônés. Depuis lors on n'en avait jamais vu autant réunis dans une taverne ou cabaret. Si le nombre de ceux attablés à l'Augarten n'était pas tout à fait le même, au moins n'étaient-ils pas détrônés, mais bien couronnés, au contraire, et bien resplendissants. La comparaison inverse se présentait à tous les esprits. Involontairement aussi on pensait à quelques-unes de ces solennités où naguère les rois se pressaient autour

de Napoléon victorieux : quelques voix en parlaient, mais bien bas.

Pendant la première partie du banquet, les orchestres avaient exécuté les airs nationaux des divers pays. Au second service l'amiral, en bon Anglais fidèle aux coutumes britanniques, prit la parole et n'épargna ni les toasts ni les discours. Le sujet du sien était naturellement relatif au but de la réunion : bien qu'on eût pu y trouver quelques longueurs, un père de la Merci n'eût pas prêché avec plus d'onction le rachat des esclaves. Le résultat dut singulièrement le flatter : car il s'éleva à plusieurs milliers de ducats. Les empereurs s'étaient inscrits chacun pour mille, et les autres suivant leur fortune ou leur philanthropie.

Sidney Smith avait fini son homélie : les services étaient épuisés : tous les vins de Hongrie, du Rhin et d'Italie avaient été dégustés et vantés selon leur mérite : on allait enfin quitter la table. Tout à coup, ainsi que de raison, se présente le sommelier de Yann, qui, entre deux symphonies d'Haydn, un plat de vermeil à la main, vient réclamer de chacun des convives la somme de trois ducats d'or de Hollande, prix fixé pour le banquet, la musique et l'éclairage, ce qui faisait la somme de cinq mille quatre cents francs environ.

Or, quelques mois plus tard, je me trouvai à Londres au dîner que les souverains reçurent de la

Cité. Le nombre des convives était, à vrai dire, un peu plus considérable. Le bal aussi peut-être fut un peu plus nombreux. La dépense, quoique la fête fût presque entièrement semblable, se monta à vingt mille livres sterling (500,000 francs). Autres lieux, autre total.

Mais une petite circonstance qui manqua au banquet de Londres vint égayer celui de l'Augarten. C'est un épisode qui vaut à lui seul tout un livre, et rappelle celui si facétieusement raconté par Voltaire; non pas qu'il s'agît d'un roi traqué par les huissiers comme le malheureux Théodore, ce souverain éphémère de la Corse; mais bien du plus adorable et du plus adoré des rois trônant, Maximilien-Joseph de Bavière.

Le kelner de Yann avait commencé sa collecte et recueilli la mise de l'empereur Alexandre et du roi de Danemark : arrivé à Sa Majesté Bavaroise, le plénipotentiaire du tavernier lui présente intrépidement sa requête formulée par les six ducats d'or qui déjà brillent au fond de son plat. L'excellent Maximilien porte la main à la poche de son gilet, puis à l'autre, puis à celles de son habit : recherche inutile ; poches, goussets sont aussi complétement veufs d'espèces qu'au joyeux temps où le prince Max n'y rencontrait qu'un vide que les usuriers de Paris avaient refusé de combler. Hâtons-nous de le dire, sans doute ce roi, le modèle des rois, avait versé

tout le contenu de sa bourse dans quelque main qui s'était tendue à lui, ainsi qu'il le faisait chaque jour à Munich pour les infortunés qui ne l'imploraient jamais en vain. A la première visite des poches succède une autre visite non moins infructueuse. En vain Sa Majesté allonge les doigts et les introduit jusque dans les derniers recoins : il faut qu'elle se résigne, elle est décidément sans argent.

Décontenancé comme un écolier pris en faute, le roi se met à interroger du regard la longueur entière de la table, et avise tout au bout le comte Charles de Rechberg son chambellan. Il pense avoir trouvé son sauveur : son supplice va finir. Mais Rechberg qui est là pour son argent et pour son compte a entamé une conversation fort animée avec M. de Humboldt. Enthousiaste comme un auteur qui parle de son livre, il s'entretient du grand ouvrage sur la Russie qu'il vient de publier, et qui lui donne rang parmi les littérateurs les plus distingués. Rechberg ne voit pas la détresse de son souverain, et laisse tous ses gestes, tous ses regards sans écho.

Cependant le sommelier impassible attend, et, son plat à la main, demande son salaire.

Le regard du roi va alternativement du collecteur à Rechberg, et de Rechberg au collecteur. Sa confusion est telle que, semblable à Richard III d'Angleterre, il serait prêt à s'écrier : « Trois ducats! trois ducats!... Mon royaume pour trois ducats. »

A la vue de cette scène si bizarre, un rire, dont on cherche vainement à comprimer l'éclat, circule autour de la table comme une étincelle électrique. En vérité, pour complément il n'y manque plus, comme au banquet royal de Venise, que les recors à la porte guettant le roi Théodore. Dieu sait comment Sa Majesté de Bavière serait sortie de cet embarras, si ses voisins ne se fussent enfin décidés à y mettre fin. Déjà le prince Eugène s'était levé, et allait satisfaire cet entêté kelner qui, fidèle à ses instructions, prouvait qu'il était meilleur collecteur qu'adroit courtisan. Mais l'empereur Alexandre le devance : d'un geste il rappelle le sommelier, et vide sa bourse dans le plat de vermeil, non sans rire tout haut et de bien bon cœur. Ce que voyant, les assistants se mettent à l'imiter. Quant au bon Maximilien, après avoir beaucoup rougi, il finit par surmonter son embarras et rire plus haut que les autres d'un épisode qui peut-être lui rappelait sa jeunesse.

Ainsi se termina cette petite scène dont j'ai gardé le souvenir, et que je retrace ici avec le charme qui se rattache à toutes les actions de ce bon prince.

Le repas achevé et payé, les souscriptions remplies, on passa dans la salle du bal. C'était un vrai pêle-mêle, moins animé qu'une redoute, moins solennel qu'un bal de la cour, mais peut-être plus curieux pour l'œil d'un observateur. On y voyait

peu de dames de haute lignée, celles-là étaient déjà saturées de fêtes, mais en revanche un grand nombre de petites bourgeoises qui ne comptaient sur rien moins que sur une altesse ou un ambassadeur pour un menuet ou une valse. Malheureusement presque toutes avaient gâté leurs visages d'ordinaire si frais et si gracieux par des atours de mauvais goût. Bien qu'achetées à grands frais, ces riches parures dont elles étaient surchargées convenaient infiniment moins à leurs charmantes figures que le classique bonnet d'or phrygien.

A peine entrés dans le bal, les souverains se retirèrent : à leur exemple la plupart des illustres convives du banquet s'éclipsèrent aussi peu après.

Les jolies bourgeoises attendirent vainement qu'une main aristocratique vînt chercher la leur et les entraînât dans le tourbillon d'une valse. Il leur fallut se contenter, comme à l'ordinaire, des nouveaux arrivants pour cavaliers. Toutes cependant utilisèrent complétement les dix florins, prix du billet : le jour paraissait qu'elles ne songeaient pas encore au départ.

Réunie à celle du dîner, la dépense de ce bal ne se monta, dit-on, qu'à quinze mille florins ; huit mois après, la fête de Guildhall donnée aux souverains par les marchands de Londres, et dont j'ai déjà parlé, coûta un demi-million de francs. Et on se plaignait pourtant de la cherté excessive de

Vienne. Qu'eût-ce donc été si le congrès se fût tenu à Londres?

Telle fut cette fête qui fournit à Sidney Smith l'occasion de faire un long discours (1) et d'ajouter à ses titres, qui n'étaient déjà que trop fastueux, celui de président des chevaliers nobles. En vérité, c'était dommage de voir un homme qui avait des droits réels, en chercher d'autres en dehors de sa valeur, et souvent de bien insignifiants. On disait que, comme auxiliaire à ses vues d'humanité, il avait sollicité et obtenu un bref du pape qui l'autorisait à créer une société dans le but d'abolir à jamais l'esclavage. Ce qui était un peu plus positif c'était le concours des puissances et leur argent.

Tous les souverains s'étaient empressés de manifester leur adhésion à ces projets philanthropiques par leur souscription et leur présence à son pique-nique, tous à l'exception de deux, l'empereur François et le roi de Wurtemberg. Le premier, retenu dans son palais par une vive indisposition, avait donné mille ducats; le second avait depuis deux jours quitté Vienne, et son brusque départ faisait l'objet de toutes les conversations.

(1) La conversation de Sidney Smith ne brillait pas par la concision. On pense bien que la défense de Saint-Jean-d'Acre en faisait le sujet habituel. Aussi le prince de Ligne, qui avait eu la patience d'en écouter plusieurs fois le prolixe récit, l'appelait-il *Long-Acre*, qui est le nom d'une des rues les plus longues de Londres.

Naturellement impérieux et irascible, l'immense roi Frédéric supportait avec impatience l'allure si lente des discussions diplomatiques. Dans les réunions d'apparat on le voyait presque toujours ou soucieux ou grondant : il n'était pas le seul; car, on le sentait, les passions s'agitaient sous ces fleurs. Une occasion se présenta où son caractère se déploya dans toute sa fougue. Parmi ce conflit de réclamations soumises au congrès, la noblesse immédiate d'Allemagne avait cru pouvoir aussi se mettre de la partie : elle avait donc envoyé ses députés chargés de revendiquer pour elle son ancienne position et ses droits. Dans une conférence à laquelle assistait Sa Majesté de Wurtemberg, on parlait de cette prétention et de la restauration du saint empire romain. Le roi se contenait avec peine. Enfin, quand il fut question de mesures qui pouvaient restreindre les prérogatives des souverains, il se leva en fureur. Devant lui était une table, à laquelle malheureusement on n'avait pas, comme à la table impériale, fait l'échancrure obligée pour y loger son énorme capacité. Soulevé par la proéminence abdominale du monarque, le meuble est renversé avec fracas. La mauvaise humeur du roi s'en augmente : il rentre précipitamment dans ses appartements, et le soir même quitte la capitale de l'Autriche, non sans recommander à ses plénipotentiaires de repousser constamment toutes les demandes de la noblesse.

Quant au prince Guillaume, son fils, il était resté, bien plus occupé des beaux yeux de la grande-duchesse d'Oldemburg que de toutes les questions du congrès.

Ce caractère dominateur, le roi de Wurtemberg le montrait aussi bien dans ses relations avec sa famille que dans l'exercice de sa puissance. On en avait vu un exemple quand il avait imposé à son fils un mariage contre son gré; il le déploya non moins violemment dans sa conduite à l'égard de sa fille qui avait épousé Jérôme, roi de Westphalie, frère de Napoléon. A peine ce dernier fut-il tombé, qu'il voulut que sa fille rompît aussi son mariage. Attachée à son époux par une affection vraie et par son titre de mère, l'ex-reine de Westphalie opposa aux volontés de son père un refus inébranlable.

« Unie par des liens que la politique avait formés, lui écrivit-elle, je ne viens pas retracer le bonheur que j'ai dû à mon mari pendant sept années; mais eût-il été pour moi le plus mauvais des époux, si vous ne consultez, mon cher père, que ce que les vrais principes de l'honneur me commandent, vous me direz vous-même que je ne puis l'abandonner lorsqu'il devient malheureux, et surtout lorsqu'il n'est pas cause de son malheur. Ma première idée, mon premier mouvement ont été d'aller me jeter dans vos bras, mais avec lui, avec le père de mon enfant. Où serait d'ailleurs ma tranquillité, si je ne

la partageais pas avec celui auquel je dois aujourd'hui plus que jamais mes consolations ? »

Dans une autre lettre, elle s'exprimait encore ainsi :

« Forcée par la politique d'épouser le roi mon époux, le sort a voulu que je me trouvasse la femme la plus heureuse qui puisse exister. Je porte à mon mari tous les sentiments réunis : amour, tendresse, estime. Un temps viendra, je l'espère, où vous serez convaincu que vous l'avez mal jugé : et alors vous retrouverez en lui comme en moi les enfants les plus respectueux et les plus tendres. »

Une aussi noble résistance finit par désarmer la volonté de son père. Bizarre destinée ! ce prince avait, obéissant à des raisons politiques, marié son fils et sa fille tous les deux contre leur vœu : le fils trouva le bonheur dans la rupture de son mariage, et la fille dans le maintien du sien.

Cependant, cette sortie du roi de Wurtemberg acheva de ruiner les espérances de la noblesse allemande. Quelques jours après, les députés, rassasiés de promesses sans perspective de réalisation, n'attendirent pas qu'on les éconduisît tout à fait, et quittèrent aussi la capitale de l'Autriche. On ne leur épargna pas les épigrammes qui accompagnent ordinairement l'insuccès : on mit leur départ sur le compte de leurs finances épuisées ; le lendemain on n'en parla plus. Tous les esprits étaient en émoi

par l'annonce d'une fête nouvelle : il s'agissait d'une partie de traîneaux. La neige, dont une couche assez épaisse couvrait la terre, et le froid vif qui se soutenait depuis quelques jours, avaient fait naître l'idée de ce divertissement emprunté au rigoureux climat de Pétersbourg et de Moscou. La cour autrichienne faisait d'immenses préparatifs, et devait y déployer une magnificence destinée à rappeler les pompes du carrousel impérial.

En attendant que les apprêts fussent terminés, les plaisirs annoncés pour le mois de janvier se succédaient chaque jour. Les fêtes que les discussions devaient, disait-on, faire languir, étaient plus brillantes, plus joyeuses que jamais. A cette époque, lord Castlereagh donna un grand bal d'apparat. A Vienne, toutes les réunions avaient leur cachet : généralement les bals particuliers donnés par les hauts personnages diplomatiques, quoique taillés sur le même patron, ne présentaient pas la même physionomie, ni les mêmes scènes. On eût pu nommer, par exemple, celui de milord un bal de vanité ; car s'il était somptueux, il était sérieux comme l'orgueil, et froid comme la prétention. Oui, on eût dit que l'orgueil et la prétention que milady avait au carrousel attachés sur son front avec l'ordre de la Jarretière de son mari, l'avaient suivie dans les salons dorés, parfumés et brillantés de son hôtel. La somptuosité du souper ne put réchauffer le

glacial de cette soirée. Quant à milord, selon son habitude au milieu de toutes ces fêtes si animées, où tout était enivrement et plaisir, il paraissait préoccupé et profondément soucieux. Lors même que Sa Seigneurie dansait, on eût dit que, par les mouvements si rapides d'une gigue ou d'un ril écossais, elle semblait vouloir se dérober aux graves pensées qui l'oppressaient. Lord Castlereagh songeait-il à fuir les désappointements d'une politique insidieuse et avortée? méditait-il déjà la dernière scène du drame politique de sa vie, lorsque le stoïcisme de Caton, joint aux sombres effets du spleen, le fit échapper par un suicide à de tardifs et importuns regrets? C'est un point que l'histoire n'a pas encore éclairci.

XXV

Quelques originaux au congrès. — M. Aïdé. — Bon mot du prince de Ligne. — Mme Pratazoff. — M. Foneron. — Le vieux juif. — Sa noblesse et sa morale. — M. Baily. — Ses dîners et ses convives. — Le joueur et les deux ducs. — La fin d'un joueur.

Cette scène unique du congrès semblait un composé de mille tableaux divers formant un tableau général. Chacun des acteurs était un roman complet, et la vie de la plupart eût pu faire de longs poëmes. Les originaux ne manquaient pas, comme on le pense bien, dans ce pêle-mêle de bigarrures : leur présence n'était pas une des moindres singularités.

Au nombre de ces types que n'ont pu oublier les

hôtes de Vienne, figurait en première ligne un M. Aïdé. C'était un de ces cosmopolites auxquels beaucoup d'assurance tient lieu de recommandation et de généalogie. Son existence était un problème, et sa fortune une énigme. Né à Smyrne, il était venu jadis fort jeune à Vienne. Son costume oriental, et le titre de prince du Liban dont il s'affublait, l'avaient à cette époque fait déjà remarquer. Lors du congrès, un peu plus modeste, il avait mis bas et la principauté et l'habit musulman. On le voyait partout : pas un salon, pas une réunion dont il ne fût l'hôte obligé. Du reste fort accommodant sur les sociétés, n'épousant aucune des querelles ni des affections du moment, vivant également bien dans tous les camps, entre tous les partis. On remarquait cependant qu'il fréquentait plus particulièrement la maison de lord Castlereagh, qui semblait le protéger par égard pour son secrétaire intime. Des intérêts de commerce les avaient, disait-on, réunis jadis à Smyrne.

La manie de cet original était de se faire présenter. Un nouvel arrivant ouvrait-il son salon, l'idée fixe de M. Aïdé était de trouver un introducteur qui lui en facilitât l'entrée. Souvent il s'adressait à des personnes qu'il connaissait à peine. Sa ténacité ne se rebutait jamais. Le prince de Ligne, dont il avait cent fois mis l'obligeance à contribution, finit pourtant par s'impatienter de ces présentations

multipliées; et un jour que l'obstiné Grec revenait sans pudeur à la charge :

« Je vous présente, dit-il, un homme très-présenté et très-peu présentable. »

L'excellent prince disait que souvent il s'était repenti de ce qu'il appelait ce très-mauvais bon mot. L'épigramme fut répétée et mit M. Aïdé à une sorte de mode, sans le refroidir sur le chapitre des présentations. Quelques années après le congrès, voyageant en Angleterre, les manières élégantes qu'il avait acquises par la fréquentation de la bonne compagnie où il avait été si souvent présenté, captivèrent aux eaux de Cheltenham le cœur d'une jeune personne fort riche qu'il épousa. L'incertitude de son sort semblait fixée enfin, lorsque pour un sujet frivole, une présentation, assura-t-on, il se prit de querelle avec le jeune marquis de B*** dans un bal chez M. Hope. Un duel s'ensuivit : M. Aïdé fut tué sur la place.

Une individualité non moins curieuse, surtout par les souvenirs qu'elle rappelait, était la vieille comtesse Pratazoff, cette favorite de Catherine II, et qui avait jadis rempli auprès d'elle une charge d'intimité que les Anglais nommeraient inexpressible. A Vienne on la citait comme une célébrité. C'est au prince de Ligne que je dus encore de voir cette physionomie du siècle passé. « Notre connaissance date de loin, me disait-il un jour en me

conduisant chez elle : car elle était aussi de ce fabuleux voyage en Crimée, non pas, je pense, par raison d'*en cas*, mais parce que l'impératrice s'était fait de son esprit et de sa conversation une habitude dont elle ne pouvait se passer : la faveur chez les rois tient à si peu de chose. Ne croyez pas, ajouta-t-il en riant, que je regarde comme peu de chose la charge dont elle était revêtue. L'amour, en se voilant les yeux, répondrait qu'elle est fort significative et souvent nécessaire. »

L'amie de l'impératrice s'était sans façon établie à l'auberge. En entrant dans le salon je vis, assise sur un sofa, une prodigieuse masse qui le remplissait de tout son volume. A la quantité de joyaux dont elle était chargée, on eût pu se figurer une idole indienne. Sur sa tête, au cou, aux bras brillaient des diadèmes, des bracelets, des colliers de diamants, des portraits enrichis de pierreries : d'immenses girandoles pendues aux oreilles se jouaient jusque sur les épaules. Cette boutique de joaillerie me parut avoir soixante et dix ans.

A notre arrivée, elle voulut se lever, mais elle retomba aussitôt sur son sofa. Elle prit le prince par la main, et lui fit, non sans efforts, une place auprès d'elle. S'apercevant que je le suivais, elle m'adressa de ces phrases polies et mignardes dont les Russes de son temps connaissaient si bien le vocabulaire. La conversation s'engagea ensuite sur

le beau temps évanoui des féeries de l'Ermitage. On déifia le passé, on médit du présent. Mais le plus curieux de cette heure de visite fut que le prince, oubliant les trente ans écoulés depuis le voyage de Crimée, se mit à traiter en jeune fille cette énorme douairière, ne l'appelant que *petite* et *mon enfant*. Quant à la comtesse, elle acceptait ce persiflage en minaudant avec le sérieux le plus comique.

Nous la quittâmes enfin : j'allai inscrire sur mes tablettes le portrait de cette marionnette qui venait montrer à l'Europe de Vienne le spectacle de sa vieilles personne, de ses vieilles parures et de ses vieilles prétentions.

Un autre original était un anglais nommé Fonceron. Longtemps banquier à Livourne, il y avait amassé une grande fortune, et était venu vivre en Autriche. Aussi bossu qu'Ésope, aussi prévoyant que le Phrygien, et doué d'un cœur sensible, il avait calculé tous les inconvénients d'une union avec une femme à la taille de Circassiennne. Dans cette sage prévision, il avait cherché et trouvé une jeune personne de la figure la plus ravissante, mais plus contrefaite encore que lui-même. Il offrit sa main : elle fut acceptée, car la jeune fille était pauvre. Le mariage eut lieu. Quoique fait secrètement, il n'eut encore que trop de témoins. Jamais couple en vérité ne fut plus bizarrement assorti. Mais partout on a de l'indulgence pour les amphitryons.

Or, malgré les brocards sur sa taille et sur celle de sa compagne, M. Foneron mettait sa gloire et son bonheur à donner, lors du congrès, les plus excellents dîners. Il est peu d'étrangers qui, admis à cette table somptueuse, n'aient gardé la mémoire des repas du vendredi et des biftecks classiques qu'on y servait. On eût pu nommer M. Foneron le cuisinier du congrès. Dans cette foule innombrable de prétendants, de solliciteurs, il ne réclamait rien, ni indemnité, ni titres, ni cordons. Ses titres, ses cordons, c'étaient ses dîners. Son unique ambition eût été de présider le *beef-steak's club* de Londres.

A l'une de ces réceptions, j'avais rencontré M. Ank***, juif de nation, et qui ne démentait pas l'instinct de sa race pour l'or. Il en avait énormément : il en était littéralement cousu. Mais sa réputation d'avarice égalait sa réputation d'opulence. Il lui prit en fantaisie de m'inviter à déjeuner. Curieux de voir s'il était vrai que rien ne fût plus fastueux qu'un avare, j'acceptai.

Son appartement avait quelque chose de cette exiguïté proprette qui vous pénètre et vous glace. Peu de feu ; point de tapis ; quelques meubles rares et usés. Le déjeuner fut à l'avenant. Pour me contraindre sans doute à faire pénitence de tous les festins dont on était saturé, il m'offrit uniquement un peu d'eau noire qu'il appela du chocolat. Quand j'eus avalé courageusement ce brouet lacédémo-

nien, il se mit à me montrer ses richesses artistiques. M. Ank*** était numismane : il avait une des plus riches et des plus complètes collections de médailles qui fût à Vienne, rivalisant avec celle si célèbre du comte Vitzay. Je vis ensuite quelques tableaux assez beaux, puis un vrai fouillis de bric-à-brac, qu'il réunissait moins par amour de l'art, que dans une idée de lucre ; car il mettait à toutes ces vieilleries une valeur follement exagérée.

J'avais accepté le chocolat ; je l'avais bu ; je continuai donc à avaler le calice. Quand il m'eut tout montré, il tira d'une armoire en fer un carton rempli entièrement d'effets à ordre, de lettres de change et de billets de caisse. Il y en avait pour une somme immense.

« Là dedans, me dit-il, ne sont pas des titres de parchemin, ni des blasons écussonnés, mais des lettres de noblesse qui font pâlir toutes les aristocraties, et qui ne dérogent jamais. Là, point de mésalliance, point de tache. L'or, depuis que sa première parcelle a été épurée par le feu, est la seule généalogie toujours pure, toujours fière, toujours brillante. Trouvez-moi une noblesse qui lutte de quartiers et d'hommages avec celle-là, je me prosterne devant elle. »

Et il caressait ses billets, il en agitait les feuillets de manière à me prouver quel était l'énorme total de cette noblesse à échéance, et de ce blason au porteur.

« Avec cela, continua-t-il, le monde est un immense paradis où nul fruit n'est défendu. Quoi qu'en disent les moralistes à la façon de Sénèque, voilà le mobile de toutes les vertus ; voilà aussi le mobile de tous les plaisirs. Oui, j'ai là tout, sans trouble, sans embarras, sans remords, tout depuis le palais le plus somptueux, les équipages les plus riches, les repas les plus exquis, jusqu'à la femme la plus belle. »

En disant ces mots, il étreignait son carton plus étroitement que le vieillard ne serre sa bourse dans *la Scène du déluge* de Girodet.

« Assez, assez, monsieur Ank***, lui dis-je ; non-seulement vous anéantissez la vertu, mais vous justifieriez le crime. Pourquoi un brigand ne s'excuserait-il pas de vous tuer, en disant qu'il veut juger, lui aussi, si la réalité que lui procurerait votre or ne vaudrait pas toutes vos illusions ? »

J'eus assez, comme on le pense bien, de l'homme, de son déjeuner, de sa morale et de son carton. Je le quittai, me promettant bien de ne plus le revoir.

Un autre Anglais, qui disputait alors à M. Foneron l'honneur de traiter les étrangers et ses compatriotes, était M. Raily. Grâce à sa prodigieuse dépense, il devait l'emporter bientôt, au dire de quelques personnes, sur l'exquise confortabilité des *family dinners* de son rival. Peu soucieux d'augmenter le nombre de ses convives, j'avais constam-

ment négligé toutes les occasions de me procurer des invitations dont M. Raily n'était pas avare.

« Je veux te le faire connaître, me disait un jour Griffiths ; un observateur doit tout voir et tout étudier. M. Raily, ainsi que plusieurs autres originaux, figurera très-bien dans tes souvenirs, au moins par le mérite de la variété. »

Je me laissai entraîner. Pendant le trajet, je questionnai Griffiths et lui demandai quelques détails sur le personnage que nous allions visiter.

« M. Raily, me dit-il, me paraît être un de ces individus mystérieux et singuliers à la manière du comte de Saint-Germain (1) et de Cagliostro, qui vivent de tout excepté de leurs revenus. Quand tu l'auras vu, je me réserve de te donner de lui une plus complète biographie. Je l'ai rencontré partout, dans mes divers voyages, toujours déployant un faste qui exige de grandes richesses ou d'habiles moyens de s'en procurer. Je l'ai d'abord vu dans l'Inde chez milord Cornwallis : depuis je l'ai retrouvé à Hambourg, en Suède, à Moscou, à Paris

(1) Le comte de Saint-Germain se prétendait âgé de deux mille ans, et trouvait des gens assez simples pour le croire. Un jour à table se tournant vers son valet :

« Ne trouves-tu pas, lui dit-il, que monsieur, en lui désignant un des convives, a une grande ressemblance avec Jésus-Christ ?

— J'en demande pardon à Votre Excellence, lui répondit l'impudent valet, mais il n'y a que trois cents ans que j'ai l'honneur d'être à votre service. »

lors de la paix d'Amiens : il arrivait, me dit-il, de Madrid. Enfin, le voici à Vienne où son luxe écrase les plus opulents. On dirait qu'il veut en faire oublier l'origine. Ses dîners sont fort recherchés, et ses invités du plus haut rang ; car il prise surtout les titres et qualités chez ses convives. Un duc assis à sa table le fait épanouir d'aise ; une Excellence le ravit ; une altesse royale le met au comble du bonheur : si l'étiquette permettait aux Majestés d'y venir, il en perdrait, je crois, la raison. Tu en jugeras ; car je ne doute pas qu'il ne nous invite, ne fût-ce que par ostentation. »

M. Raily avait établi sa résidence temporaire dans le magnifique hôtel du comte de Rosemberg. Il nous reçut avec une politesse affectée, commune à tous les hommes qui ne sont pas affables par un instinct particulier ou par une habitude constante de mœurs. Il mit une extrême importance à nous parler de sa maison, de ses meubles, de ses équipages, de ses domestiques ; passant à ses dîners, il énuméra les altesses, les hommes célèbres qu'il y invitait, et finit par nous dire, ainsi que Griffiths l'avait prévu :

« Si vous vouliez bien, messieurs, excuser une trop courte invitation, je vous prierais de me faire l'honneur de dîner aujourd'hui chez moi avec les princes héréditaires de Bavière et de Wurtemberg, le grand-duc de Bade, l'amiral Sidney Smith, plusieurs ambassadeurs et chargés d'affaires, et d'autres

personnes de distinction qui sont sans doute de votre connaissance. »

Certain que le tableau de cette réunion serait piquant, Griffiths se hâta d'accepter ; et nous laissâmes l'heureux maître de maison vaquer aux apprêts de son sérénissime banquet.

A six heures nous étions introduits de nouveau dans ses magnifiques appartements. Bientôt après, on annonça le dîner. La table était dressée dans une longue galerie, au bout de laquelle s'élevait en gradins un buffet à la mode anglaise. L'argenterie, le vermeil, les cristaux disposés en profusion par étages, témoignaient plutôt de l'opulence compacte que du goût délicat. L'amphitryon tout radieux fit mettre à sa droite le prince royal de Bavière, et le prince royal de Wurtemberg à sa gauche; puis, altesses, généraux, ministres, etc., se placèrent comme ils le jugèrent bon. Quant à moi, un heureux hasard me fit asseoir à côté de l'amiral Sidney Smith. Sa conversation intéressante, où se retraçaient tous les faits dont il avait été le témoin depuis vingt-cinq ans, venait fort à propos pour rompre la monotonie du banquet.

Il était difficile d'imaginer un repas plus somptueux : cependant, malgré l'abondance et la recherche des mets, la finesse des vins, la profusion de tout, les heures paraissaient lentes, et les convives impatients d'en finir. Personne n'avait pris la tâche

d'animer ou de généraliser la conversation. La plupart des personnages éminents que la curiosité ou l'importunité avaient réunis autour de cette table, semblaient gênés de leur position. Quant à M. Raily, il était persuadé qu'un repas auquel assistaient presque exclusivement des princes, des diplomates, des grands seigneurs, devait être nécessairement la première chose du monde.

On passa ensuite dans le salon où l'on servit le café et les glaces. Suivant un usage russe, que sans doute M. Raily avait rapporté de Moscou, plusieurs tables étaient couvertes de bijoux, d'objets précieux, et de brillantes bagatelles des divers pays qu'il avait parcourus, ce qui donnait à cette pièce plutôt l'aspect d'une boutique à l'encan que d'un appartement de bonne compagnie. Un nombreux orchestre se mit en devoir d'exécuter un concert ; mais le charme de la musique ne put parvenir à combattre l'ennui et la gêne qui s'étaient impatronisés dans ces salons. A neuf heures on avait quitté la table, avant dix heures tous ces nobles hôtes avaient quitté M. Raily.

Dans un salon écarté l'on avait dressé quelques tables de whist qui occupèrent les plus embarrassés de leur contenance. Un petit groupe entoura un vieillard sec, à l'œil vif, d'une assez grande taille, droit encore. C'était M. O'Bearn, qui naguère avait passé pour le premier, et était probablement le plus

ancien joueur de l'Europe. Il avait fait du jeu l'occupation de sa vie, sa profession; il en avait vécu et en vivait encore. Il prenait plaisir à conter quelques-unes des aventures de jeu, et y mettait le plus désespérant accent irlandais qui fut jamais; en voici une entre autres :

« Depuis longtemps, nous dit-il, le duc de H*** désirait jouer avec moi. Je ne me fis pas prier pour lui procurer cette petite satisfaction. Il choisit le piquet : nous commençâmes la partie à neuf heures du soir, et le lendemain, quand le soleil parut, je gagnais à Sa Seigneurie plus d'or que son père n'en avait amassé dans son gouvernement général de l'Inde. Après le dernier coup qui était d'une somme énorme et qu'il perdit encore, le duc se leva et me dit :

« M. O'Bearn, je doute que ma fortune entière puisse vous payer ce que je perds. Je vais vous envoyer mon intendant. Il comptera avec vous et vous remettra les titres de mes propriétés.

« — Très-bien, milord, lui répliquai-je; ces paroles sont d'un homme d'honneur. Mais ne croyez pas que je me laisserai gagner en procédés : il ne sera pas dit que j'aurai réduit à la besace un des plus beaux noms de notre chambre haute. Comme il n'est pas juste non plus que j'aie passé une nuit blanche sans résultat, ce qui est peu ma coutume, permettez que je fasse venir un prêtre et un no-

taire. Devant le prêtre vous allez jurer que vous ne toucherez jamais une carte de votre vie, et le notaire dressera un acte par lequel vous me constituerez une rente viagère de mille livres sterling. »

« Je n'ai pas besoin de vous dire, ajoutait le vieux joueur, que ces conditions furent acceptées et religieusement remplies. Jamais depuis lors, le duc de H*** n'a joué, et voici un demi-siècle que je touche scrupuleusement les arrérages de ma rente. »

Un autre trait que nous contait ce vétéran du tapis vert n'est pas moins caractéristique.

« Peu de temps avant la révolution, continua M. O'Bearn, j'étais venu à Paris. Je logeais comme de coutume à l'hôtel d'Angleterre. On y jouait à cette époque assez gros jeu. Le soir de mon arrivée, je descendis au salon ; les tables étaient dressées ; je m'assieds près de l'une. Deux messieurs jouaient au piquet. Le duc de Grammont, qui était alors le roi de la mode, le type de l'élégance et de la prodigalité, vient s'asseoir précisément en face de moi. Il me regarde et se prend tout à coup à dire avec ou sans intention :

« On nous parle beaucoup de ces Anglais qu risquent des sommes énormes soit au jeu, soit dans les paris. Ici nous n'en voyons jamais de ces Anglais-là. »

« Je ne réponds rien. Quelques instants après, un coup douteux se présente.

« Je parierais bien pour monsieur, dit le duc en désignant un des joueurs.

« — Et moi, dis-je aussitôt en montrant l'autre, je parie pour monsieur huit mille livres sterling (200,000 francs).

« — Combien, monsieur, avez-vous dit ?

« — J'ai dit que je parierais huit mille livres sterling. »

« Le duc, après ce qu'il avait dit, ne pouvait reculer.

« C'est tenu, monsieur, » me répond-il.

« Le coup se joue ; le duc perd. Il se lève et vient à moi.

« Milord, me dit-il.

« — Je ne suis point milord : je suis master O'Bearn, que désirez-vous ?

« — Je ne pourrai peut-être pas vous acquitter sur-le-champ une somme aussi considérable.

« — C'est assez, monsieur ; je vous accorde tout le temps que vous voudrez. Mais sachez que quand je joue, j'ai toujours l'argent dans ma valise ? »

« Peu de temps après il me paya, et fut sans doute un peu moins prompt à parler sur les Anglais. Quant à moi j'ai toujours été fort enchanté d'avoir donné une bonne leçon à ce petit duc de Grammont. »

Cependant toutes les tables de jeu furent bientôt abandonnées. Le petit nombre d'auditeurs, qui

s'était groupé autour de M. O'Bearn, prit congé sous divers prétextes. Nous nous échappâmes inaperçus, nous demandant comment on pouvait prodiguer tant de peines et dépenser tant d'argent pour arriver à un résultat aussi complétement nul. Chaque membre de cette réunion avait eu l'air de se demander pendant et après : Comment et pourquoi sommes-nous ici?

« Eh bien, l'as-tu deviné? me dit Griffiths en sortant. Cet homme dont l'opulence t'étonne ici même, où tout est luxe et somptuosité, cet homme est un joueur. Nous avons encore en Angleterre quelques échantillons de ces caractères du siècle dernier. Depuis que Charles II avait légué à son peuple le funeste engouement du jeu, être joueur était pour ainsi dire une position avouée. Tu sais tout ce qu'on a dit de la jeunesse du prince de Galles, de sa passion pour le jeu, passion qui eut pour lui de si terribles conséquences. La plus déplorable fut de réunir autour de sa personne royale des gens qu'on eût à peine osé saluer hors des salons de Carlton-House. Il suffisait d'être joueur, ce qu'on nommait beau joueur, pour que les portes de la résidence royale vous fussent ouvertes. Ces messieurs, après les tournées qu'ils faisaient chaque année en Angleterre aussi régulièrement que les magistrats à chaque session, prenaient d'ordinaire leur essor pour leurs tournées européennes. Ils en rapportaient d'im-

menses moissons. De ce nombre étaient M. Raily et son convive M. O'Bearn.

« M. Raily est né à Bath, cette ville si fréquentée par toutes nos sommités. Entré dans le monde avec peu de fortune, il prit d'abord pour modèle son devancier dans cette carrière, un certain M. Nash. Cet autre personnage qu'on appelait le beau Nash, fut pendant quarante ans le régulateur de la mode à Bath. Son autorité dans ce genre était sans bornes, et ses jugements sans appel. Enfin, on l'avait surnommé le roi de Bath. A l'exemple de son maître, M. Raily se posa comme le prince des salons et des boudoirs. Mais bientôt, lassé de n'être le héros que d'aventures galantes, il se mit à en chercher de plus fructueuses. De sa ville natale il passa aux capitales des trois royaumes, puis à celles de l'Europe. Il sut les exploiter fort heureusement. Maintenant il revient de Pétersbourg : il en a rapporté ces monceaux de vaisselle plate, cette profusion de perles et de diamants qui le font ressembler à un joaillier, et de plus, assure-t-on, un crédit d'un million de florins chez le banquier Arnstein. En vérité tout cela est fabuleux. Puisse-t-il ne pas justifier tôt ou tard le proverbe anglais qui dit : Celui qui veut faire fortune dans un mois, est ordinairement pendu la première semaine ! »

Étranges vicissitudes du jeu ! trois ans ne s'étaient pas écoulés que je retrouvai M. Raily à Paris. Toute